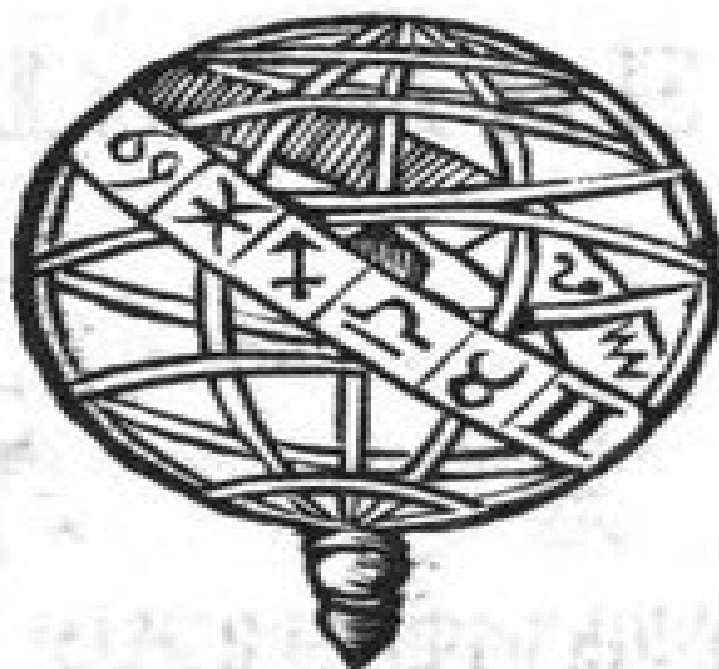


I N E S

D E

C O R D O U E .

N O U V E L L E , E S P A G N O L E .



Suivant la Copie,
A P A R I S .

M. DC. XCVII.

Inès de Cordoue nouvelle espagnole

Catherine Bernard



M. et G. Jouvenel, Paris, 1697

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

Epistre

Inés de Cordoüe, nouvelle espagnole

Le Prince Rosier

Riquet à la houppe

Histoire de la rupture d'Abenamar et de Fatime

À SON ALTESSE
SERENISSIME
MONSEIGNEUR
LE PRINCE
DE DOMBES.

MONSEIGNEUR,

Lorsque V. A. S. est encore au berceau, je me haste de luy dédier un Ouvrage, afin d'estre à la teste de tous ceux qui luy en dédieront jamais. Quelque avantage que d'ailleurs ils puissent avoir sur moy, j'auray du moins sur eux celui de les avoir tous devancez. S'il arrivoit que vous apprißiez à lire dans un Livre où vous verriez d'abord vostre Nom, j'aurois la gloire de vous avoir procuré un plaisir d'une espece toute nouvelle : Mais enfin, MONSEIGNEUR, on ne peut guere se prendre trop tost à rendre cet hommage à V. A. S. on commencé de bonne heure à avoir de l'esprit dans vostre illustre Race ; Monseigneur vôtre Pere à fait paroistre le sien des l'enfance, & mesme ses Ouvrages, il les vit imprimez à sept ans ; & sur cette merveille je n'ay pas tort de croire que son Fils ait déjà de l'intelligence à six mois ; peut-estre que nous ne serons pas long-temps sans avoir quelque chef-d'œuvre de vôtre façon. En attendât je ne puis laisser échapper les seuls momens, où ce que j'ay écrit pourra n'être pas tout-à-fait indigne de vous plaire ce sera beaucoup pour moy s'il vous, amuse pendant vôtre enfance. Je laisseray à de plus sublimes genies l'honneur d'attirer quelquefois vôtre attention dans le téms des grâdes occupations que les vertus de vôtre Sang vous préparent, & dont vous recevez de si glorieux exemples par le Prince qui vous a donné la vie. Je suis avec un tres-profond respect.

MONSEIGNEUR.

DE V. A. SERENISSIME

I N É S
D E
C O R D O Û E ,
N O U V E L L E E S P A G N O L E .

Il y avoit peu de temps que Philippe II étoit marié à Elizabeth de France ; & quoique ce Prince fût d'une humeur austere, l'amour qu'il avoit pour la Reine son épouse, luy avoit ôté une partie de sa severité. Sa Cour étoit devenuë galante, & les divertissemens n'en estoient pas bannis.

Comme on avoit renvoyé presque toutes les filles qui estoient venuës de France avec la Reine, on luy en avoit donné beaucoup d'Espagnolles ; moins pour luy faire honneur que pour veiller sur sa conduite ; mais comme cette Princesse estoit aimable, elles s'attachoient plus à luy plaire qu'à suivre les intentions du Roy. Entre celles qu'elle confideroit les plus, Inés de Cordouë, & Leonor de Silva tenoient le premier rang. Elles estoient toutes deux belles, & la faveur de la Reine qu'elles partageoient, jointe à la concurrence de beauté, leur donnoit de l'éloignement l'une pour l'autre ; cependant il n'en paroissoit encore rien au dehors, & elles se contentoient de se porter une envie secrete, lorsque le jeune Marquis de Lerme, fils du Duc de ce mesme nom, revint de la guerre de Flandres, où il s'estoit signalé par des actions éclatantes.

Ce jeune Seigneur estoit né pour plaire, & les plus belles qualitez n'estoient pas d'estre l'homme de la Cour le mieux fait & le plus spirituel. Une grandeur de courage déjà distinguée à vingt-deux ans, & une ame la plus tendre & la plus passionnée qui fût jamais, luy attiroient encore d'autres sentimens que l'approbation universelle. Leonor de Silva fut la premiere

personne avec qui il entra en quelque commerce, à cause du Baron de Silva son frere, qui estoit revenu avec luy de Flandres, quoyque ce Baron eût peu de merite, & que par cette raison il ne peussent estre dans une liaison parfaite, une longue habitude de se voir leur tenoit en quelque façon lieu d'amitié ; Silva le presenta à sa sœur chez la Reine, où les Dames ont la liberté de parler aux Cavaliers lorsqu'elle tient le cercle. Comme le Marquis de Lerme estoit galant, & que Leonor estoit belle, il luy disoit sans cesse des choses flatteuses qu'elle expliquoit si favorablement, que par avance elle prit les sentimens qu'elle desiroit de lui inspirer.

Une legere indisposition qu'avoit Inés de Cordoue, fit que pendant quelque tems elle ne se montra point à la Cour ; c'estoit une faveur que la fortune faisoit à Leonor, mais qui dura trop peu. Inés parut enfin dans une occasion où son esprit seconda si bien sa beauté, qu'il n'estoit pas possible de resister à la fois aux charmes de l'un & de l'autre

La Reine qui estoit Françoisse, avoit conservé le goust de la conversation ; elle avoit mesme quelque chose de passionné dans l'ame qui luy faisoit aimer les Vers, la Musique, & tout ce qui avoit du rapport à la galanterie. Les après-dinées, elle se retiroit quatre ou cinq heures dans son cabinet avec les Dames de la Cour qu'elle choisissoit pour cette sorte de retraite.

Elle proposa pour se faire un amusement nouveau, d'imaginer des contes galans ; l'ordre fut reçu avec plaisir de toutes les Dames qui composoient cette petite Cour ; on convint de faire des regles pour ces sortes d'Histoires, dont voicy les deux principales.

Que les aventures fussent toujours contre la vray-semblance, & les sentimens toujours naturels ; on jugea que l'agrément de ces contes ne consistoit qu'à faire voir ce qui se passe dans le cœur, & que du reste il y avoit une sorte de merite dans le merveilleux des imaginations qui n'estoient point retenues par les apparences de la verité.

On tira au fort pour voir laquelle de ses Dames parleroit la premiere ; & le fort estant tombé sur Inés, le Prince Dom Carlos arriva à qui la Reine conta le projet, il souhaita d'estre present au recit que feroit Inés ; ce que la Reine ne put luy refuser, & l'on donna à Inés le reste du jour pour inventer le conte qu'elle devoit faire le lendemain,

Dom Carlos estoit assidu chez la Reine sa belle mere. Comme il luy avoit esté destiné pour mary avant que le Roy eût songé luy-mesme à l'épouser, il ne pouvoit s'empêcher en la voyant de regretter ce qu'il avoit perdu ; & il la cherchoit sans cesse, quoyque ce fût augmenter les douleurs.

La Princesse d'Eboly, femme du premier Ministre, ne quittoit point la Reine par un intereit secret qu'elle prenoit à Dom Carlos, & qui depuis ne fut pas moins funeste à la Reine qu'à luy.

Le jour destiné pour entendre Inès arriva. Le Marquis de Lerme, qui avoit oüi parler de sa beauté, supplia Dom Carlos de souffrir qu'il le suivit chez la Reine, & ce Prince le luy permit. Leonor se flatta en le voyant, qu'il venoit la chercher en ce lieu où estoient les favorites de la Reine : mais si tost qu'il eût vû Inès, il détrompa Leonor, dont le seul bonheur avoit esté d'estre trompée.

Le Prince Dom Carlos, la Princesse d'Eboly, & deux ou trois Dames de la Cour s'affirent, & la Reine ayant ordonné après de parler, elle commença ainfi son recit.

LE PRINCE ROSIER.

La Reine d'un Royaume qui ne se trouve point sur la Carte, estant veuve d'un Roy qu'elle avoit tendrement aimé, vivoit dans une douleur proportionnée à l'amour qu'elle avoit eu ; une fille, unique fruit de leur mariage, luy donnoit une forte d'occupation capable de dissiper les chagrins, mais Florinde (c'estoit le nom de cette fille) luy en devoit causer à son tour.

Un jour que toutes les femmes de la Reine estoient dans sa chambre avec la Princesse, il parut un petit Char d'yvoire traîné par six papillons, dont les ailles étoient peintes de mille couleurs, une personne dont la taille répondoit à l'équipage, & qu'on soupçonna estre une Fée, après avoir fait plusieurs tours avec le Char, jetta ce Billet.

*Florinde est née avec beaucoup d'appas,
Mais son malheur doit estre extrême.
S'il faut qu'un jour elle aime
L'Amant qu'elle ne verra pas.*

La Fée disparut, & laissa une grande surprise dans les esprits ; la Reine en fut plus émuë que raisonnablement elle ne le devoit estre ; la bizarrerie, & même l'impossibilité apparente de ce malheur ne la rassuroit point contre les caprices de l'amour, & ceux du destin joints ensemble, elle songea à les prévenir, & elle n'attendit pas que Florinde eût atteint l'âge d'aimer pour luy faire connoître tous ceux qui pouvoient prétendre à l'épouser. Entre les Princes ses voisins, il y en avoit un caché aux yeux du monde, mais le portrait de Florinde ne laissa pas d'aller jusqu'à luy par le moyen des Fées, à qui rien n'estoit impossible ; le Roy son pere étant veuf d'une femme qui luy avoit fait souffrir toutes les horreurs de la jalousie, en épousa une seconde peu propre à en inspirer, mais née pour en prendre. Elle porta si loin les caprices de sa passion, que le Prince connut qu'il n'avoit fait que changer de peine, & qu'il douta lequel de ses maux estoit le plus grand ; dans cette incertitude il conclut que le mariage estoit un lien affreux, & il résolut de tenir loin du commerce de toutes les femmes, un fils unique qu'il avoit : il le fit élever dans un magnifique Chateau, & le livra à tous les divertissemens de son âge. On luy apprit toutes les sciences qui ne pouvoient l'instruire de ce qu'on luy vouloit cacher ; enfin on luy prodigua tous les amusemens, hors le seul pour qui il estoit né, mais l'amour ne laisse rien échaper.

Ce Prince qui trouva le portrait de Florinde sous ses pas, le regarda d'abord avec surprise. L'admiration suivit de près, accompagnée d'un trouble inconnu à un jeune homme, accoustumé à des exercices, & à des reflexions, qui n'avoient rien de commun avec ces sentimens.

Son premier desir fut de voir l'original de ce portrait : c'estoit un visage plus délicat que ceux qu'il avoit vûs jusques-là, & soit l'instinct d'un mystere naturel à l'amour, soit qu'il jugeast qu'on luy cachoit quelque chose, il ne communiqua à personne le dessein qu'il avoit de quitter un lieu qui luy avoit toujours paru agreable, mais qu'il commença de regarder comme sa prison dès qu'il en voulut sortir.

Il sçut se dérober à ses surveillans, & il se mit en chemin sans sçavoir où il alloit ; à peine avoit-il fait quelques pas qu'il rencontra la Fée dont nous avons déjà parlé : Où vas tu, Prince malheureux, luy dit-elle ? tu cours à toutes les infortunes qu'on t'a voulu faire éviter, mais tu ne peu échaper à ta destinée.

Cependant, la mere de Florinde ordonna un magnifique tournoy qui attira à la Cour tous les Princes des Royaumes voisins ; ils voulurent à l'envy faire éclater leur bonne mine & leur adresse, mais si Florinde ne put se deffendre de les estimer, l'amour ne luy fit point faire de choix, & une pitié cruelle pour tous l'empescha de se déterminer en faveur d'aucun. Ils avoient pris pour elle les sentimens que la beauté devoit inspirer, elle auroit fait trop de miserables, si elle en avoit fait un heureux.

La Reine congedia ces Princes avec douleur, sa fille n'aimoit point ce qu'elle avoit vû, la moitié de la Prophetie s'accomplissoit, le reste étoit à craindre.

A quelque temps de là, Florinde lassée de la Cour, & n'ayant rien qui l'y arrestât, obtint de sa mere la permission de se retirer à une maison de campagne ; c'estoit un lieu agreable & propre à amuser une personne libre des soins de l'amour. Un jour qu'elle s'y promenoit dans un parterre, elle apperçut un rosier plus vert & plus fleury que les autres, qui courbant ses petites branches à son approche, sembloit luy donner de l'approbation à sa maniere : Une action si nouvelle dans un rosier, surprit la Princesse ; ce prodige qui se faisoit en sa faveur luy plut : c'estoit une espece d'hommage dont elle fut touchée ; elle fit plusieurs tours dans le parterre ; le rosier se courba autant de fois qu'elle passa ; elle voulut cueillir une rose qui luy sembloit fort vermeille ; & elle se piqua vivement ; cette picque l'empescha de dormir la nuit, & le lendemain elle se leva plus matin qu'à l'ordinaire, & se vint promener dans le parterre, le rosier redoubla ses reverences avec un empressement qui réjouït la Princesse & qui lûy fit oublier la picque pour ne songer qu'à cette merveille ; enfin en revant elle s'approcha trop du rosier, & elle s'y trouva accrochée sans pouvoir se débarasser : Comme elle vouloir se retirer, elle sentit une resïtance extraordinaire ; elle se débarassa cependant, mais elle entendit un son qui fortoit de ses feuilles & qui ressembloit à des soupirs : Quoy, s'écria-t-elle, un rosier soupire ? Il fait plus,

Madame, luy dit-il, & vous avez le pouvoir de le faire parler ; souffrez qu'il vous conte sa triste Histoires.

Je suis Prince, ajoûta-t-il. On m'avoit caché ce qu'il y avoit de plus précieux dans le monde. J'ay vécu sans vous voir, & voicy ce qu'il m'en coûte pour estre venu vous chercher. Une Fée m'a donné cette figure, & m'a prédit que je la garderois jusqu'au jour que je serois aimé de la plus belle personne du monde ; mais ce que je vois icy doit estre réservé pour les Dieux, & je cours risque d'estre toujours rosier. La Princesse ne luy répondit point : Je ne sçai quoy de sérieux prit la place de la joye que luy avoient données les reverences du rosier ; elle le trouva même trop hardy, de l'avoir osé embarrasser dans ses branches ; elle le quitta, mais non sans regarder plus d'une fois vers le parterre. Son esprit fut agité de sentimens assez semblables, quoy qu'elle les crût differens. Le rosier animé luy donnoit de l'étonnement ; le Prince qu'il cachoit luy donnoit de la pitié ; elle avoit quelque forte de colere de ce qu'il avoit eu l'audace de lui parler d'amour, mais enfin elle pardonnoit à l'Amant en faveur de l'arbruste, & le moyen de se facher contre un rosier ?

La Princesse retourna encore le lendemain dans le parterre ; elle prit soin à la verité de se tenir loin du rosier, mais elle en pouvoit estre apperçûë, & pouvoit même entendre ses plaintes ; après plusieurs tours elle s'en approcha, & tâcha de le consoler sur sa metamorphose, sans luy répondre sur le reste.

Peu de jours après, le voyant trop exposé aux injures de l'air, elle luy fit bastir un petit cabinet de marbre, soutenu par des pilastres, où elle l'alloit visiter souvent ; insensiblement elle s'accoutumoit à luy donner dans son esprit une figure humaine ; & même une figure aimable, peu à peu elle souffrit qu'il luy parlât d'amour. Il luy sembloit que les discours d'un arbre ne pouvoient estre dangereux. Le rosier sçut se prevaloir de cette disposition favorable ; il en disoit beaucoup, mais il faisoit entendre qu'il en supprimoit encore davantage ; & par un desordre au dessus de l'éloquence, il la persuadoit qu'elle estoit tres tendrement aimée.

La Princesse songeoit si souvent au prodige du rosier, qu'enfin elle ne pensa plus à autre chose. Le Cabinet de marbre estoit le lieu où ses pas la conduisoient naturellement, il luy échappoit même de dire des choses trop tendres au Prince, qui luy donnoit une grande compassion ; mais l'Oracle

menaçant de la Fée, ne pouvoit s'effacer de son esprit ; elle aimoit peut-estre déjà ce qu'elle n'avoit point vû ; cependant elle en doutoit tant qu'elle ne voyoit qu'un arbre, elle avoit peur de luy rendre la premiere figure, & quelque-fois malgré elle le souhaitoit. Le rosier de son costé trouvoit lieu à des plaintes au travers des paroles les plus flateuses que luy disoit la Princesse. Si j'en crois, luy disoit-il, vos discours & vos soins, j'excite vostre pitié, mais vous n'en avez point assez, si vous ne me donnez rien davantage, & ce doux sentiment de la plus belle personne du monde, ne me redonne pas ma figure.

La Reine cependant ne put supporter plus longtemps l'absence de sa fille, & luy donna ordre de revenir incessamment ; ce fut un coup de foudre pour la Princesse, il falloit se separer du rosier, pour qui dans le moment elle le trouva avoir une veritable passion. Elle versa quantité de larmes sur ses feuilles, qui ne purent en estre arrosées sans en ressentir la vertu. Aussi-tost le rosier disparut, & Florinde ne vit plus à ses pieds qu'un Prince charmant. Il luy embrassa les genoux avec toute la certitude d'estre aimé. Plaisir qui n'est presque jamais sûr pour les autres Amans ; toutes les marques ordinaires sont suspectes en comparaison de cet événement merveilleux, aussi l'idée de son bonheur le transporta à tel point qu'il perdit, pour ainsi dire, l'usage de ses sens, à mesure qu'il les recouvroit, il sembloit par son immobilité, tenir encore quelque chose de l'arbre qui l'avoit caché.

Florinde à la vûë d'un Prince si aimable sentit augmenter son amour, mais sa pudeur augmenta à proportion, elle regretta les voiles qui luy cachoient à elle-même ses propres sentimens ; elle revint à la Cour, le Prince l'y suivit, La Reine qui ne sçavoit rien de l'aventure du rosier, & qui connoissoit seulement la naissance du Prince, luy permit de pretendre à sa fille. Il voyoit tous les jours sa maistresse, mais ce n'estoit plus sans témoins ; il regretoit souvent son escorce d'arbre ; elle l'avoit moins contraint que toutes les bienseances que l'on exigeoit de luy.

Le Prince pressoit son mariage, mais Florinde épouvantée par le prodige de son amour, qui luy donnoit lieu de craindre l'Oracle de la Fée, engagea la Reine à souffrir qu'elle éloignast cet Amant pour s'assurer de sa constance avant que de se donner à luy, elle le fit venir : Prince, luy dit elle, vous sçavez que je vous aime, & après ce mot je suis en droit de disposer de vous. La prediction de mes malheurs m'effraye, tout ce qui me les doit faire

craindre n'est que trop arrivé : Quand vous ne seriez pas sûr d'être infiniment, aimé, mes allarmes pourroient vous en convaincre ; si vous l'estiez moins, je prévierois ma disgrâce en rompant avec vous ; mais malgré mes terreurs je ne le puis, & il vaut mieux qu'en me donnant des marques certaines de vostre fidélité, vous démentiez l'Oracle. Vous n'aviez vû que moy lorsque vous m'avez aimée. Je n'ay peut-être sçu vous plaire que par la grace de la nouveauté, il faut vous éprouver, allez demeurer dans l'Isle de la Jeunesse, jusqu'au jour que je vous rappelleray : Partez, je veux bien me flatter que plus le séjour en est charmant, plus le voyage vous afflige. Quelle proposition pour un Amant aimé, depuis qu'il connoissoit l'amour il avoit toujours vû ce qu'il aimoit, & il n'avoit jamais eu l'idée de l'absence. Vivre éloigné de Florinde luy parut si terrible, qu'il crut être à son dernier moment, il n'avoit pas la force de se plaindre ; ses larmes couloient sans qu'il le sentit, & son action marquoit un si grand amour, que la Princesse jugeant qu'elle ne pourroit résister à tant de passion, s'enfuit dans l'appartement de la Reine, & de là manda à son Amant qu'il obeit sans la revoir, qu'il partît seulement, qu'elle auroit le soin d'adoucir ses maux.

Le Prince se mit en chemin avec une soumission dont on n'a point vû d'exemples après luy. Il arrive malade dans l'Isle de la Jeunesse, & il crut y trouver des Medecins, mais il n'y en avoit jamais eu dans une Isle de ce nom. Les Ris, les Jeux, & les Amours le reçurent en luy jettant des roses ; il y respira d'abord un air qui luy rendit la santé, & en même temps tous les charmes que la douleur luy avoit fait perdre. On le conduit au Palais de la Reine du lieu, par un chemin couvert de ces fleurs qui naissent dans le commencement du Printemps, il voit une personne qui avoit toutes les graces de la beauté, avec toute la naïveté, & toute la joye de l'enfance, elle n'avoit que quatorze ans, elle estoit assise sur un Trône de Jasmin, mille Amours folastroient autour d'elle, les uns l'enchaînoient avec des fleurs d'orange, les autres en répandoient sur sa teste, les autres la decoëffoient, & laissoient tomber ses cheveux sur une gorge naissante, elle badinoit avec ses femmes, & leur jettoit des fleurs avec une grace merveilleuse. Ce spectacle avoit bien de quoy le distraire de ses sentimens pour Florinde. La Reine de la Jeunesse n'estoit point mariée, parce qu'elle vouloit un mary de son âge, & galant, cela n'avoit pû se rencontrer. Le Prince avoit vingt-quatre ans, c'estoit un barbon. Quelques-unes des suivantes de la Jeunesse luy

demandèrent des nouvelles des siècles passés, mais la Reine commença à le regarder favorablement. Ce siècle de dix années qui distinguoit leur âge, dispa-roissoit par tout les agrémens dont le Prince estoit remply. Cette Reine n'oublia rien pour l'engager, les regards, les paroles flateuses, de petites actions badines, dont le sens est très sérieux, tout fut mis en usage, & tout fut entendu, quoyque le Prince plus fin qu'elle, feignit de n'y pas faire attention, elle s'expliqua plus ouvertement, fit faire des propositions de mariage avec les avantages qui pouvoient le plus toucher un homme aimable, comme de l'estre toujours, de posséder à jamais, & sans interruption, tous les biens, sans que les autres ne fissent rien, toutes les graces, tous les plaisirs. Il estoit difficile que ce Prince refusât cette dot qu'elle offroit de luy apporter. Il oublioit peu à peu Florinde, & il estoit temps qu'elle le forçât de se souvenir qu'elle estoit encore au monde. À peine avoit-elle esté un jour sans voir le Prince, qu'elle sentit l'horreur de vivre sans ce qu'on aime ; cependant elle s'efforça de vaincre ses sentimens ; elle avoit déjà aimé sans voir, vouloit elle encore épouser sans connoître si elle estoit aimée constamment ; quinze jours se passerent dans ces agitations, mais elle alloit y succomber, la crainte & la jalousie vinrent se joindre aux douleurs de l'absence. Il fallut sacrifier les reflexions à l'amour, elle envoya vers le Prince, à qui on donna cette Lettre de sa part...

Si vous souffrez autant que moy, que vous estes à plaindre ! Je ne puis supporter mes douleurs & les vôtres ; je ne veux point risquer de vous perdre pour vouloir trop m'assurer de vous : c'est assez, vous estes déjà digne d'estre recompensé pour avoir obey au plus cruel de tous les ordres. Helas ! je n'en connoissois pas bien la rigueur, mais je l'ay sentie, & je juge que vous ne la pouvez soutenir ; partez & revenez, que n'estes-vous icy !

Ce Billet arriva fort à propos ; le Prince à qui dans sa solitude on avoit donné une éducation severe, n'avoit pas encore eu le loisir de se gâter dans le monde, il crut qu'il n'y estoit pas permis d'estre inconstant, & malgré le goût qu'il avoit pour la Reine de la Jeunesse, il sortit de l'Isle, mais comme il s'éloignoit lentement d'un lieu qui avoit des charmes pour luy, il lut sa proscription dans quelques Placards qu'il rencontra en son chemin. La Reine promettoit à ceux qui luy livreroient vif ou mort son fugitif, les mêmes faveurs qu'elle lui avoit offertes.

Il n'en falloit pas davantage pour guerir le Prince. Il precipita sa fuite ; & il arriva aux pieds de Florinde, qui le voyant revenu, n'eut pas la force d'examiner s'il avoit esté fidele. Ils s'épouferent, & le Prince étant devenu Roy par la mort de son pere, il emmena son Epouse dans les Estats, où le mariage, selon la coustume, finit tous les agrémens de leur vie. Heureux s'ils en estoient demeurez à une honnelle indifference, mais les gens accoustumez à aimer, ne sont pas si raisonnables que les autres, & ne sont guere l'exemple des bons menages. Le Prince par oisiveté, conta à Florinde qu'il avoit eu quelque foiblesse legere pour la Reine de la Jeunesse. Florinde luy fit autant de reproches, que si elle n'avoit pas esté sa femme ; il en fut choqué, importuné ; il voulut s'en plaindre, & s'en consoler avec les Dames de la Cour ; elle l'épia, le surprit, l'accabla d'injures ; enfin persecuté de ses fureurs, il demanda aux Fées de redevenir rofier, & il l'obtint comme une faveur. De son costé Florinde jalouse, avoit la tête si foible, qu'elle ne pouvoit souffrir l'odeur d'une fleur qui la faisoit ressouvenir de son amour, c'est depuis ce temps là que les roses ont toûjours donné des vapeurs. La Reine applaudit au recit d'Inés ; Dom Carlos luy donna des loüanges excessives, & le Marquis de Lerme par l'air dont il gardoit le silence, fit juger qu'il pensoit quelque chose au dessus des loüanges, Leonor qui avoit cru attirer seule ses regards, s'apperçut qu'ils alloient d'un autre costé, elle fit à Inés plusieurs questions sur ce conte avec autant de malice que d'aigreur. Inés y répondit avec une douceur qui acheva de la faire paroître une personne parfaite.

Le lendemain Leonor se prepara à conter une Fable, & n'oublia rien pour l'emporter s'il se pouvoit sur Inés. Son recit commença de la forte.

RIQUET A LA HOUPPE .

UN grand Seigneur de Grenade, possédant des richesses dignes de sa naissance, avoit un chagrin domestique qui empoisonnoit tous les

biens dont le combloit la fortune. Sa fille unique, née avec tous les traits qui font la beauté, étoit si stupide, que la beauté même ne servoit qu'à la rendre désagréable. Ses actions n'avoient rien de ce qui fait la grace ; sa taille, quoique déliée étoit lourde, parce qu'il manquoit une âme à son corps.

Mama (c'étoit le nom de cette fille) n'avoit pas assez d'esprit pour sçavoir qu'elle n'en avoit point ; mais elle ne laissoit pas de sentir qu'elle étoit dédaignée, quoy qu'elle ne demeurât pas pourquoy. Un jour qu'elle se promenoit seule (ce qui luy étoit ordinaire) elle vit sortir de la terre un homme assez hideux pour paroître un monstre ; sa vue donnoit envie de fuir, mais ses discours rappellerent Mama : Arrêtez, luy dit-il, j'ay des choses fâcheuses à vous apprendre, mais j'en ay d'agréables à vous promettre.

Avec votre beauté vous avez je ne sçay quoy qui fait qu'on ne vous regarde pas, c'est que vous ne pensez rien, & sans me faire valoir, ce défaut vous met infiniment au dessous de moy qui ne suis que par le corps ce que vous êtes par l'esprit : Voilà ce que j'avois de cruel à vous dire, mais à la manière stupide dont vous me regardez, je juge que je vous ay fait trop d'honneur, lorsque j'ay craint de vous offenser, c'est ce qui me fait désespérer du sujet de mes propositions, cependant je hazarde de vous les faire. Voulez-vous avoir de l'esprit ? ouy, luy répondit Mama, de l'air dont elle auroit dit, non. Hé bien, ajouta-t-il, en voicy les moyens. Il faut aimer Riquet à la Houppe, c'est mon nom, il faut m'épouser dans un an ; c'est la condition que je vous impose ; songez-y si vous pouvez : Sinon ; répétez souvent les paroles que je vais vous dire, elles vous apprendront enfin à penser. Adieu pour un an : Voicy les paroles qui vont chasser votre indolence, & en même temps guérir votre imbecillité.

*Tout qui peut tout animer,
Amour, si pour n'être plus beste,
Il ne faut que sçavoir aimer
Me voilà presté.*

A mesure que Mama prononçoit ces Vers, sa taille se dégageoit, son air devenoit plus vif, sa démarche plus libre, elle les repéta. Elle va chez son père, luy dit des choses suivies, peu après de sensées, & enfin de spirituelles. Une si grande & si prompte métamorphose ne pouvoit être ignorée de ceux qu'elle intéressoit davantage. Les Amans vinrent en foule, Mama ne fut plus

solitaire ni au bal ni à la promenade ; elle fit bientôt des infidèles & des jaloux il n'étoit bruit que d'elle, & que pour elle.

Parmy tous ceux qui la trouverent aimable il n'étoit pas possible qu'elle ne trouvât rien de mieux fait que Riquet à la Houppe, l'esprit qu'il luy avoit donné rendit de mauvais offices à son Bienfaicteur. Les paroles qu'elle repetoit fidèlement, lui inspiroient de l'amour ; mais par un effet contraire aux intentions de l'Auteur, ce n'étoit pas pour luy.

Le mieux fait de ceux qui soupirerent pour elle eut la preference. Ce n'étoit pas le plus heureux du côté de la fortune ; ainsi son pere & sa mere voyant qu'ils avoient souhaité le malheur de leur fille en luy souhaitant de l'esprit ; & ne pouvant le luy ôter, luy firent au moins des leçons contre l'amour, mais deffendre d'aimer à une jeune & jolie personne, ce seroit deffendre à un arbre de porter des feuilles au mois de May ; elle n'en aima qu'un peu davantage Arada, c'étoit le nom de son amant.

Elle s'étoit bien gardée de dire à personne par quelle aventure la raison luy étoit venuë. Sa vanité étoit intéressée à garder ce secret, elle avoit alors assez d'esprit pour comprendre l'importance de cacher par quel mystere il luy étoit venu.

Cependant, l'année que luy avoit laissé Riquet à la Houppe, pour apprendre à penser, & pour se résoudre à l'épouser, étoit presque expirée, elle en voyoit le terme avec une douleur extrême, son esprit qui luy devenoit un present funeste, ne luy laissoit échapper aucune circonstance affligeante, perdre son Amant pour jamais, estre au pouvoir de quelqu'un dont elle ne connoissoit que la difformité, ce qui étoit peut estre son moindre deffaut, enfin quelqu'un qu'elle s'étoit engagée à épouser en acceptant ses dons qu'elle ne vouloit pas lui rendre : Voilà ses reflexions.

Un jour que rêvant à sa cruelle destinée, elle s'étoit écartée seule, elle entendit un grand bruit, & des voix souterraines, qui chantoient les paroles que Riquet à la Houppe luy avoit fait apprendre, elle en fremit ; c'étoit le signal de son malheur. Aussi-tôt la terre s'ouvre ; elle y descend insensiblement, & elle y voit Riquet à la Houppe environné d'hommes difformes comme luy. Quel spectacle pour une personne qui avoit été suivie de tout ce qu'il y avoit de plus aimable dans son pays ? Sa douleur fut encore plus grande que sa surprise ; elle versa un torrent de larmes sans

parler, ce fut le seul usage qu'elle fit alors de l'esprit que Riquet à la Houppe luy avoit donné.

Il la regarda tristement à son tour : Madame, luy dit-il, il ne m'est pas difficile de voir que je vous suis plus desagréable que la première fois que j'ay paru à vos yeux ; je me suis perdu moy-même en vous donnant de l'esprit ; mais enfin, vous estes encore libre, & vous avez le choix de m'épouser ou de retomber dans votre premier état ; je vous remettray chez votre pere, telle que je vous ay trouvée, ou je vous rendray maîtresse de ce Royaume. Je suis le Roy des Gnomes, vous en serez la Reine ; & si vous voulez me pardonner ma figure, & sacrifier le plaisir de vos yeux, tous les autres plaisirs vous seront prodiguez. Je possède les trésors renfermez dans la terre, vous en serez la maîtresse ; & avec de l'or & de l'esprit, qui peut être malheureux, mérite de l'être J'ay peur que vous n'ayez quelque fausse délicatesse ; j'ay peur qu'au milieu de tous mes biens je ne vous paroisse de trop ; mais si mes trésors avec moy ne vous conviennent pas, parlez, je vous conduiray loin d'icy, où je ne veux rien qui puisse troubler mon bonheur. Vous avez deux jours pour connoître ce lieu, & pour decider de ma fortune & de la vostre.

Riquet à la Houppe la laissa après l'avoir conduite dans un appartement magnifique ; elle y fut servie par des Gnomes de son sexe, dont la laideur la blessa moins que celle des hommes. On luy servit un repas où il ne manquoit que la bonne compagnie. L'après-dinée elle vit la Comedie, dont les Acteurs difformes l'empêcherent de s'interesser au sujet. Le soir on luy donna le Bal, mais elle y étoit sans le desir de plaire ; ainsi elle sentit un mortel dégoût qui ne l'auroit pas laissée balancer à remercier Riquet à la Houppe, de ses richesses, comme de ses plaisirs, si la menace de la sottise ne l'eût arrêtée.

Pour se délivrer d'un époux odieux, elle auroit repris sans peine la stupidité, si elle n'avoit eu un Amant, mais ç'auroit été perdre cet Amant de la maniere la plus cruelle. Il est vrai qu'elle étoit perdue pour luy en épousant le Gnome ; elle ne pouvoit jamais voir Arada ni luy parler, ni même luy donner de ses nouvelles ; il pouvoit la soupçonner d'infidélité. Enfin elle alloit être à un mary, qui en l'ostant à ce qu'elle aimoit, lui auroit toujours été odieux même quand il eût été aimable, mais de plus c'estoit un monstre. Aussi la resolution étoit difficile à prendre.

Quand les deux jours furent passez, elle n'en estoit pas moins incertaine ; elle dit au Gnome qu'il ne luy estoit pas possible de faire un choix. C'est décider contre moy, luy dit-il, ainsi je vais vous rendre vôtre premier état que vous n'osez choisir. Elle trembla ; l'idée de perdre son Amant par le mépris qu'il auroit pour elle, la toucha assez vivement pour la faire renoncer à luy. Hé bien, dit-elle au Gnome, vous l'avez décidé, il faut être à vous.

Riquet à la Houppe ne fit point le difficile, il l'épousa, & l'esprit de Mama augmenta encore par ce mariage, mais son malheur augmenta à proportion de son esprit, elle fut effrayée de s'être donnée à un monstre, & à tous momens elle ne comprenoit pas qu'elle pût passer encore un moment avec luy.

Le Gnome s'appercevoit bien de la haine de sa femme, & il en estoit blessé, quoy qu'il se picquât de force d'esprit. Cette aversion luy reprochoit sans cesse sa difformité, & luy faisoit detester les femmes, le mariage & la curiosité qui l'avoit conduit hors de chez luy. Il laissoit souvent Mama seule ; & comme elle étoit reduite à penser, elle pensa qu'il falloit convaincre Arada par ses propres yeux, qu'elle n'étoit pas inconstante. Il pouvoit aborder dans ce lieu, puisqu'elle y étoit bien arrivée ; il falloit du moins luy donner de ses nouvelles, & s'excuser de son absence sur le Gnome qui l'avoit enlevée, & dont la vûë luy répondroit de sa fidélité. Il n'est rien d'impossible à une femme d'esprit qui aime. Elle gagna un Gnome qui porta de ses nouvelles à Arada, par bonheur le temps des Amant fideles duroit encore. Il se desesperoit de l'oubly de Mama sans en estre aigri, les soupçons injurieux n'entroient point dans son esprit, il se plaignoit, il mouroit sans avoir une pensée qui pût offenser sa Maistresse, & sans chercher à se guerir, il n'est pas difficile de croire qu'avec ces sentimens il alla trouver Mama au peril de ses jours si-tost qu'il sçut le lieu où elle estoit, & qu'elle ne luy deffendoit pas d'y venir.

Il arriva dans les lieux souterrains, où vivoit Mama. Il la vit, il se jetta à ses pieds, elle luy dit des choses plus tendres encore que spirituelles. Il obtint d'elle la permission de renoncer au monde pour vivre sous la terre, & elle s'en fit beaucoup prier, quoy qu'elle n'eût point d'autre desir que de l'engager à prendre ce party.

La guayeté de Mama revint peu à peu, & sa beauté en fut plus parfaite, mais l'amour du Gnome en fut allarmé ; il avoit trop d'esprit, & il

connoissoit trop le dégouſt de Mama, pour croire que l'habitude d'eſtre à luy puſt adoucir ſa peine. Mama avoit l'imprudencce de ſe parer, il ſe faiſoit trop de juſtice pour croire qu'il en fuſt digne, il chercha tant, qu'il demeſſa qu'il y avoit dans ſon Palais un homme bien fait qui ſe tenoit caché ; il n'en fallut pas davantage. Il medita une vengeance plus fine que celle de ſ'en deffaire. Il fit venir Mama ; je ne m'amuſe point à faire des plaintes, & des reproches, lui dit-il ; je les laiſſe en partage aux hommes ; quand je vous ay donné de l'eſprit, je pretendois en jouir. Vous en avez fait uſage contre moy ; cependant je ne puis vous l'ôter abſolument vous avez ſuby la Loy qui vous étoit impoſée. Mais ſi vous n'avez pas rompu nôtre Traité, vous ne l'avez pas obſervé à la rigueur. Partageons le differend, vous aurez de l'eſprit la nuit, je ne veux point d'une femme ſtupide ; mais vous le ferez le jour pour qui il vous plaira. Mama dans ce moment ſentit une peſanteur d'eſprit, que bientôt elle ne ſentit meſme plus. La nuit ſes idées ſe reveillerent ; elle fit reflexion ſur ſon malheur ; elle pleura, & ne put ſe reſoudre à ſe conſoler ; ni à chercher les expediens que ſes lumieres luy pouvoient fournir.

La nuit ſuivante elle ſ'apperçut que ſon mary dormoit profondement, elle lui mit ſous le né une herbe qui augmenta ſon ſommeil, & qui le fit durer autant qu'elle voulut ; elle ſe leva pour ſ'éloigner de l'objet de ſon couroux. Conduite par ſes rêveries, elle alla du coſté où logeoit Arada, non pas pour le chercher, mais peut-être qu'elle ſe flata qu'il la chercheroit, elle le trouva dans une allée, où ils ſ'étoient ſouvent entretenus, & où il la demandoit à toute la nature. Mama luy fit le recit de ſes malheurs, & ils furent adoucis par le plaifir qu'elle eut de les luy conter.

La nuit ſuivante, ils ſe rencontrèrent dans le même lieu ſans ſe l'eſtre marqué, & ces rendez-vous tacites continuerent ſi long-temps, que leur diſgrace ne ſervoit qu'à leur faire goûter une nouvelle ſorte de bonheur ; l'eſprit & l'amour de Mania luy furniſſoient mille expediens pour être agreable, & pour faire oublier à Arada qu'elle manquoit d'eſprit la moitié du temps.

Lorſque les Amans ſentoient venir le jour, Mama alloit éveiller le Gnome, elle prenoit ſoin de luy ôter les herbes aſſoupiffantes ; ſi-tôt qu'elle étoit auprès de luy. Le jour arrivoit, elle redevenoit imbecile, mais elle employoit le temps à dormir.

Un état passablement heureux ne sçauroit durer toûjours ; la feuille qui faisoit dormir, faisoit aussi ronfler. Un Gnome domestique qui n'étoit ni bien endormi ni bien éveillé, crut que son maître se plaignoit, il court à luy, apperçoit les herbes qu'on avoit mises sous son né, les oste, croyant qu'elles l'incommodoient ; Soin qui fit trois malheureux à la fois.

Le Gnome se vit seul ; il cherche sa femme en furieux ; le hazard ou son mauvais destin le conduisit au lieu où les deux amans ne se lassoient pas de se jurer un éternel amour ; il ne dit rien, mais il toucha l'Amant d'une baguette qui le rendit d'une figure semblable à la sienne ; & ayant fait plusieurs tours avec luy, Mama ne le distingua plus de son Epoux. Elle se vit deux maris au lieu d'un, & ne sçut jamais à qui adresser ses plaintes, de peur de prendre l'objet de sa haine pour l'objet de son amour, mais peut estre qu'elle n'y perdit guere. Les Amans à la longue deviennent des maris. Leonor acheva ainsi son conte ; & quoy qu'il ne fust pas sans art, & que sa narration ne fust pas sans esprit, le Prince Rosier l'emportoit de beaucoup auprès du Marquis de Lerme ; peu s'en falloit qu'il ne trouvât celuy cy ridicule pour s'exempter de le comparer. Aucune louange ne sortit de sa bouche ; il sembloit qu'il les dût toutes à Inés, & qu'il luy auroit dérobé celle qu'il auroit données justement à d'autres.

Leonor outragée de son silence avec quelque sorte de raison, resolut de se vanger de luy, en l'empeschant de parler à Inés ; elle y reüssit par son application ; il la trouvoit par tout ; si-tôt qu'il commençoit à parler à Inés, elle s'aprochoit d'eux, & les interrompoit. La passion de Lerme s'augmentoit cependant par l'obstacle qu'il trouvoit à la declarer, & quoy que Inés en dût la premiere impression à ses charmes, au moins devoit-elle une partie de cette ardeur aux importunités de sa rivale.

Il n'estoit pas possible qu'une passion aussi violente fût ignorée de celle qui l'inspiroit. Le Marquis de Lerme venoit tous les jours chez la Reine ; ses yeux & son empressement marquoient sa passion mesme à ceux qui n'y prenoient pas d'intérest ; il étoit aimable, ils étoient de condition à estre l'un à l'autre ; on les empeschoit de s'expliquer leurs pensées, & ils se dédomageoient de leur silence par la vivacité de leurs sentimens.

Ils furent long-temps dans cette contrainte, mais enfin Dom Loüis de Cordoüe ; pere d'Inés, arriva à la Cour, & ce fut une sorte de soulagement à Lerme, de penser qu'il pourroit au moins s'expliquer à luy. Mais le hazard

luy donna bien-toſt le moyen de parler à Inés meſme, quoique ce fût dans une occaſion faſcheuſe.

Dom Louïs de Cordoüe ; que le Roy avoit envoyé en Portugal, en revenoit avec la Reine, ſœur de Philippe II, elle n'avoit point d'autre deſſein, que de voir ſon frere, & la Reine Elizabeth, dont la beauté faiſoit beaucoup de bruit. Le Roy reçut la Reine ſa ſœur, avec une magnificence extraordinaire, & il ajoûta les plaifirs aux honneurs qu'il luy fit rendre. Il luy donna une magnifique feſte à Aranjüés, où toute la Cour fut invitée, les Dames y allerent très-galamment habillées, dans des caroffes traînez par des chevaux de Naples. Leonor & Inés eſtoient avec leur gouvernante, dans un de ces caroffes, les Cavaliers eſtoient à cheval, & entretenoient les Dames aux portieres des caroffes. Lerme voyant d'un coſté un Cavalier qui parloit à Leonor, alla de l'autre pour parler à Inés mais Leonor plus appliquée aux diſcours de ſa compagne, qu'à ce que luy diſoit le Cavalier, faiſoit un embarras dans la converſation, qui les empêcha tous de ſonger qu'ils étoient proches de la riviere qui mene à Aranjües, & que les chevaux, malgré l'adreſſe du cocher, y eſtoient déjà entrez par un autre endroit que celui qui eſtoit guayable. Inés en fut ſi troublée, qu'elle ſe mit dans le peril qu'elle vouloit éviter, & faiſant un cry, elle s'élança hors du caroffe. & tomba dans la riviere, mais Lerme prompt à la ſecourir, ſe jetta après elle, & l'en retira.

Le Cocher cependant ſçut manier les Reines des chevaux avec tant d'habileté, qu'il les détourna de la riviere ; mais quand ils en furent fortis, ils coururent d'une telle fureur, qu'il n'en fut plus le maître, & que Leonor qui étoit dans le caroffe, ſe trouva dans un peril auſſi grand que ſa compagne, ſans que perſonne l'en tiraſt, parce le Cavalier qui luy parloit ne put devancer les chevaux pour les arreſter.

Inés s'eſtoit évanouie de la frayeur qu'elle avoit euë, & de l'eau qu'elle avoit avalée ; mais quelques gens eſtant arrivez, on la porta dans une maiſon qui n'étoit pas loin de là, & on la fit revenir à force de ſoins. Si-tôt qu'elle fut en état de diſtinguer les objets, qu'elle vit Lerme à ſes pieds, & qu'elle ſongea que c'étoit apparemment luy qui l'avoit tirée du peril, la joye d'être obligée à un homme qu'elle avoit tânt de penchant à aimer, fut ſon premier mouvement ; mais cette meſme penſée lui donnoit de la crainte. Lerme qui remarqua ſon embarras, fut quelque temps ſans ofer luy parler : enfin

rompant silence : Je suis bien malheureux, Madame, luy dit-il, je ne demandois point d'autre recompense que vôtre consentement au bonheur que j'ay eu de sauver vos jours, mais vous me le refusez. Je vous dois la vie avec plaisir, luy dit-elle, mais je suis embarrassée de me trouver seule icy. Eh, Madame, luy dit-il, vous y estes avec un homme qui vous adore, & qui n'a jamais pû vous le dire. Je m'attire vostre colere, peut-estre, en vous parlant, je tremble, & je me trouve dans un peril plus grand que celui que vous venez d'éviter, ne me laissez pas dans l'incertitude où je suis : Je ne puis vous répondre, lui dit-elle, tant que je seray dans ce lieu. Eh, Madame, s'écria-t-il, quand pourray-je vous parler ? ailleurs mille obstacles s'y opposent, & je ne vous voy pas disposée à souffrir que je m'explique avec les personnes qui ne sçauroient manquer d'approuver ma passion pour vous. Et de qui mon bonheur dépendroit-il, si je ne le faisois dépendre de vous seule ? Je ne vous défend rien, luy dit-elle, que de demeurer avec moy davantage.

Lerme la quitta avec une douleur mêlée de joye, il luy sembloit qu'elle approuvoit ses desseins pour le mariage, mais que c'estoit sans passion de sa part, & cette pudeur extrême qu'elle lui marquoit lui paroissoit trop incompatible avec de l'amour.

Lerme la quitta pour chercher dequoy la ramener à Madrid, où elle vouloit retourner, parce qu'elle n'étoit pas en état de paroître à la Feste, mais dont Loüis ayant appris qu'elle étoit tombée, venoit la chercher luy-mesme, & l'y fit conduire.

De son côté il avoit secouru Leonor en se mettant sur le passage des chevaux qu'il avoit arrestez. La reconnoissance de Leonor avoit été égale au danger qu'elle avoit couru, son trouble avoit augmenté sa beauté, & il n'y avoit pas été insensible, il retourna à Aranjüés, où il s'attacha le reste du jour à lui parler, & Leonor concevant l'esperance de se vanger d'Inés & de Lerme, si elle rendoit Dom Loüis amoureux, employa tout ce qu'elle avoit d'artifice dans l'esprit, pour se rendre maîtresse du sien.

Dom Loüis avoit pour l'amour un penchant que cinquante ans n'avoient pû affoiblir, & il avoit assez de fortune pour pouvoir attendre un heureux succès dans ses desseins.

Le Marquis obtint aisément de luy la permission de pretendre à sa fille, mais aussi-tôt que Leonor apprit cette nouvelle, elle tourna l'esprit de Dom Loüis avec tant d'art, qu'il délibéra long-temps sur ce mariage après l'avoir approuvé. Le retardement parut de mauvais augure à ces Amans ; cependant ils se parloient chez la Reine, ils avoient du moins le soulagement de s'affliger ensemble.

Inés à la faveur du mariage, s'estoit accoutumée à entendre parler d'amour ; elle avoit même appris à répondre en la même langue. Leonor interrompoit moins ses discours, parce que Dom Loüis l'occupoit, & que voulant s'emparer de son esprit pour leur nuire, elle avoit de longues conversations avec luy.

On ne respiroit que la joye, & on ne cherchoit que les plaisirs à la Cour. Les filles de la Reine inventerent un jeu qui en amena de nouveaux ; on prenoit tout bas des avis pour quelqu'un de la compagnie ; chacun donnoit le sien ; & si un Cavalier se rencontroit dans la même pensée avec une Dame, il étoit obligé de lui donner une fête : On demanda des avis pour Inés ; & Leonor curieuse de ce qui en arrivoit, songea à se rencontrer s'il se pouvoit, avec le Marquis de Lerne ; elle conseilla à Inés d'aimer celuy qui l'aimeroit le mieux ; c'estoit l'avis du Marquis, & selon les regles du jeu, il donna une feste à Leonor, la feste fut magnifique & galante ; une partie de la Cour y estoit, mais il ne put se contraindre au point de n'en pas faire presque tous les honneurs à Inés, quoyque Leonor eût lieu de les attendre ; aussi ne fut-elle pas maîtresse de son dépit. En vérité, dit-elle à Lerne, si on m'avoit demandé des avis pour vous, je vous eusse conseillé de donner une feste à Inés plutôt qu'à moy. On doit tout pardonner à un Amant, luy dit-il, vous n'ignorez pas que j'aime Inés, elle est icy.

Il pouvoit parler de son amour, puisque Dom Loüis luy avoit permis de pretendre à sa fille, mais en parloit à une Amante. Jamais la preference qu'il donna à Inés ne luy avoit esté si sensible, & quoy qu'elle n'en eust point douté, il n'en estoit pas venu jusqu'à la luy declarer, elle trouva même de l'incivilité à dire à une jeune personne qu'il avoit de l'amour pour une autre. Dans la suite il parut ne pas faire d'attention au reproche qu'elle luy avoit fait de s'acquiter mal de la feste à son égard. Il ne parla qu'à Inés, & Leonor ne garda plus de mesures, l'amour ny la haine ne demeurent guere à moitié chemin, Leonor n'avoit point accepté les propositions de mariage que luy

faisoit Dom Loüis. Un reste de tendresse qu'elle sentoît encore pour Lerme, laissoit dans son cœur malgré elle, l'esperance de l'épouser, s'il pouvoit se rebuter par les obstacles qu'elle apportoit à son mariage avec Inés, mais enfin le dépit s'emparant de son esprit, ne luy laissa plus que l'envie de se vanger.

Dés le lendemain elle dit à Dom Loüis qu'elle l'épouserait, à condition qu'il déclarât ouvertement aux Lermes, que leur alliance ne luy étoit plus agreable, & qu'il engageât Inés au Baron de Silva, son frere.

Ce Baron, dont l'esprit ny le cœur n'avoient aucune delicatesse, ne put cependant estre insensible à la beauté d'Inés. La pensée d'épouser une personne si charmante, fit naître dans son ame une sorte d'amour qui n'avoit que des desirs.

Dom Loüis estoit trop amoureux pour n'accepter pas la proposition telle qu'elle pût être, de sorte qu'il deffendit à sa fille de parler jamais au Marquis de Lerme, & qu'il luy commanda de regarder le Baron de Silva comme un homme qu'il luy destinoit pour son Epoux.

Jamais douleur ne fut pareille à celle qu'Inés sentit à ce revers. L'ordre estoit si terrible, qu'elle eut la force d'y desobeir en partie, & bien qu'elle crût être resoluë à ne plus voir le Marquis de Lerme, elle sentit bien qu'elle ne pourroit jamais se refoudre à épouser le Baron de Silva. Ce n'est pas que le premier de ces maux ne luy parût tres-grand, mais toujours elle esperoit trouver quelque consolation dans le merite de sa constance.

Après avoir passé la nuit dans les larmes, Inés fut obligée d'aller à l'appartement de la Reine, & en traversant une galerie qui y conduisoit, elle trouva le Marquis de Lerme, à qui Dom Loüis avoit fait sçavoir ses intentions.

Il estoit venu là dans l'esperance de la rencontrer & pour apprendre sa derniere resolution. La tristesse se voyoit également peinte sur leur visage, ils se regardoient d'une maniere qui exprimoit leur malheur, & les sentimens qu'ils en avoient. Il faut nous dire adieu pour jamais, luy dit Inés, en jettant des larmes, & nous avons encore de plus grands maux à craindre. On veut que j'épouse le Baron de Silva. Le Baron de Silva ? s'écria douloureusement le Marquis, je n'ay rien à vous dire, ajouta-t-il avec beaucoup de respect, si non que je vous aimeray toujours. C'est me prescrire ce que j'ay à faire, luy

dit Inés, & vous verrez à quel point ira ma fidelité. Là dessus elle le quitta, ne pouvant demeurer davantage en ce lieu sans danger d'y être surprise.

Inés se jeta aux pieds de la Reine, & la supplia de vouloir bien se servir de son autorité, pour l'empêcher d'épouser le Baron de Silva, mais Leonor l'avoit prévenuë en faveur de son frere, & ce ne fut qu'en versant un torrent de larmes, qu'Inés obtint de la Reine qu'en faveur de son premier engagement elle obligeast Dom Loüis à luy accorder le delay de quelques mois.

Lerme & Inés ne pouvant plus se parler, trouverent les moyens de s'écrire par une fille nommée Matilde, qui estoit absolument à Inés, mais ce plaisir innocent produisit une malheureuse aventure.

Le Prince Dom Jean d'Autriche, qu'on avoit tenu pour le fils de Quiciada, fut reconnu par Philippe II pour fils de Charles Quint. Cette reconnoissance se fit à Vailladolid. Le Roy estant à la chasse, le fit venir, & l'embrassa comme son frere, en presence de toute la Cour. Ils y passerent quelques jours, & ils revinrent à Madrid. La Reine y estoit demeurée à cause de sa grossesse, & elle se promenoit dans le jardin du Palais, quand on luy vint dire que le Roy arrivoit avec le Prince Dom Jean. Elle alla jusqu'à la porte les recevoir, & tout le monde l'ayant suivie, chacun s'empressoit à regarder ce nouveau Prince. Pendant cette confusion, celle qui faisoit tenir à Lerme les Billets d'Inés, crut pouvoir luy en rendre un sans qu'on le remarquât, de sorte que s'avançant vers luy, & luy ayant parlé, elle le luy donna ; il le prit, & le mit dans sa poche avec precipitation, en attendant qu'il pût sortir pour le lire ; mais le Baron de Silva qui n'estoit pas loin de la, & qui examinoit toutes ses actions avec l'application d'un rival, s'approcha, & la presse redoublant ; il tira adroitement le Billet de la poche de Lerme. Ce Marquis sortit quand il put se débarasser de la presse ; & passa dans une allée du jardin, pour lire la Lettre d'Inés ; mais qu'elle fut sa douleur, lorsqu'il ne la trouva plus ! Le Baron de Silva qui s'en estoit saisi, le lisoit dans une autre allée, & y trouva ses paroles.

Je trouve toujors dans vos Lettres une reconnoissance qui me blesse, & qui ne permet qu'une foible idee de vostre passion. Il est vray que pour vous j'ay resisté aux volonte de mon pere, & vous m'en paroîsez toujors surpris. Qu'il me feroit cruel d'en avoir tant fait, si vous ne vous y estiez pas attendu ! Qand vous m'estes si obligé de ma conduite, vous ne me l'estes

point assez de mes sentimens ; il s'en faut même beaucoup que vous ne les connoissiez : vous ne sentez point combien j'ay du m'opposer à ce qui peut m'empescher d'estre à vous. Je suis encore offensée de vos craintes sur l'avenir, Pourquoi voulez-vous que le Baron de Silva, decide d'une chose dont j'ay déjà decidé en vostre faveur ? Ne sçauriez vous vous asûrer sur mon cœur, & sur mon courage ? Laissez-moy le soin d'éviter ce mariage sans qu'il vous en couste rien ; vous aurez plus de plaisir à vous en fier à moy, & je vous en auray plus d'obligation.

Le Marquis de Lerme qui estoit dans une furieuse inquietude de ne pas trouver cette Lettre, retourna sur ses pas, & rencontra le Baron de Silva, comme il la lisoit avec beaucoup d'application & de colere. Lerme s'approchant doucement, le surprit ; il estoit assez près de luy pour reconnoître l'écriture d'Inés, & il luy demanda qui luy avoit mis cette Lettre entre les mains. Le Baron qui lisoit l'endroit où l'on parloit de luy, répondit à Lerme qu'il acceptoit ce deffi dont Inés avoit peur. Lerme à qui il estoit de la derniere importance de reprendre la Lettre d'Inés, la luy arracha des mains, & luy dit qu'après cela il estoit prest de luy en faire raison en lieu propre pour se battre. Mais Silva outré de colere, tira l'épée, & malgré le respect du lieu, luy en donna un grand coup avant qu'il pust le parer. Cependant Lerme eut encore la force de tirer son épée, & d'en percer le bras droit du Baron, qui laissa tomber la sienne de la douleur qu'il sentit. Lerme se mit en devoir de la ramasser ; mais estant affoibly par le sang qu'il perdoit, il tomba de maniere qu'elle estoit cachée sous luy. Il tint néanmoins son épée entre ses mains, & Silva la luy voulant arracher, reçut un coup au visage qui le fit entrer dans une fureur extrême.

Ce combat ne pouvoit avoir que des suites funestes, si beaucoup de gens ne fussent accourus, & n'eussent obligé le Baron à la fuite. Il avoit commencé le combat, & il n'auroit pas esté excusable envers le Roy, de s'être battu dans son Palais, & presque sous ses yeux ; de sorte que Dom Loüis estant un de ceux qui estoient venus au bruit, le fit sauver par une petite porte qu'il trouva ouverte. Comme tout le monde avoit suivy le Prince Dom Juan, & que la maison de Dom Loüis n'estoit pas éloignée, il fut aisé au Baron de Silva d'y aller sans être vû que de fort peu de gens. On mit le premier appareil sur ses playes qui n'estoient pas dangereuses, & le soir on le transporta à un lieu moins connu. Cependant le Marquis de Lerme ayant

perdu beaucoup de sang, demeura étendu sur la place, & le bruit courut qu'il étoit mort. Inés, dont les chagrins n'avoient point cessé depuis longtemps, ne put soutenir cette dernière attaque, & s'évanouit entre les bras d'une fille de la Reine. Leonor même ne fut pas insensible à cette nouvelle, & se trouva heureuse d'apprendre que son frère étoit blessé, pour pouvoir cacher son désordre.

On transporta le Marquis de Lerme, & on s'aperçut qu'il n'étoit pas sans vie. Le Roy témoigna une grande colère de ce qu'il avoit tiré l'épée si près de lui. Il ordonna au Duc de Lerme son père, de lui répondre de la personne jusqu'à ce qu'il fût guéri. Les Médecins ne trouverent pas la playe dangereuse, & ses amis tâcherent d'adoucir l'esprit du Roy, en lui représentant que son crime n'étoit que d'avoir défendu sa vie.

Le Prince Dom Juan qui l'avoit connu à Tolède, s'employa pour lui avec beaucoup d'ardeur, mais il ne put empêcher que le Roy ne releguât ce Marquis à Alcalá. Le Baron de Silva sachant bien qu'il étoit le plus coupable, partit secrètement de Madrid, où on l'avoit fait chercher, & alla à Séville, où il épousa une fille dont il devint amoureux, qui étoit d'une naissance fort disproportionnée à la sienne. Comme ce qu'il avoit senti pour Inés étoit moins une passion qu'un dessein de l'épouser, ce dessein quoique formé, n'avoit pu se soutenir contre l'absence.

Leonor fut au désespoir de ce mariage ; elle ne voyoit plus de moyen sur de se venger de Lerme, & elle différa d'épouser Dom Louis. Lerme fut délivré d'un rival, mais le déplaisir d'être éloigné d'Inés, ne lui laissoit point goûter ce repos ; tout homme lui paroissoit un rival, & le pouvoit être. Il pensoit bien quelquefois qu'Inés partageoit le chagrin de son absence, mais ce n'étoit pas la voir.

Le Prince Dom Juan vint jusqu'à Alcalá pour l'y visiter, & l'amitié de ce Prince l'auroit consolé si un Amant le pouvoit être éloigné de sa maîtresse. La liaison de Dom Juan & du Marquis de Lerme avoit commencé dès leur enfance, ils avoient appris leurs exercices ensemble à Tolède, l'Ecole de tous les jeunes Seigneurs de la Cour.

Dom Juan qui en ce temps-là ne se croyoit encore que le fils de Quiciada, se tenoit honoré que Lerme l'eût distingué des autres pour en faire son amy, & depuis qu'il fut reconnu pour le fils de Charles-Quint, il n'en voulut être

regardé que sur le même pied. Après que Lerme eut esté cinq ou six mois à Alcalá, on sçut qu'il se tramoit des rebellions nouvelles du côté de la Flandre. Le Prince Dom Carlos avoit un extrême desir d'y aller à la teste des troupes qu'on y devoit envoyer, mais le Roy qui ne vouloit pas le rendre maître de tant de forces, de peur qu'il n'abusast de son pouvoir, donna le commandement de ses troupes au Duc d'Albe. Le Marquis de Lerme avoit déjà signalé sa valeur en plusieurs rencontres ; ses amis, & sur tout le Prince Dom Juan, prirent cette occasion pour demander sa grace, & ils n'eurent pas de peine à l'obtenir.

Inés revit son Amant pour quelques jours, mais les défenses de luy parler furent redoublées ; & après avoir esté si long-temps sans le voir, c'estoit pour elle une espece de gésne, à la verité moins cruelle que l'absence, mais plus cruelle que tous les autres maux. Il chercha à la voir en particulier ; elle le souhaita, & contre l'ordinaire de l'amour. Ce ne fust point assez, la fortune leur manqua. Lerme partit avec le Duc d'Albe, & il fut heureux dans tous les emplois que ce General luy donna. Les rebellions de Flandre se calmerent pour quelque temps par la severité du Duc d'Albe, qui fit arrester les Comtes d'Horn & d'Egmon, chefs de la revolte.

Le Duc d'Albe ayant estably une espece de tranquillité, renvoya le Marquis de Lerme avec quelques troupes, & demeura encore en Flandre pour maintenir ce qu'il avoit fait.

Lerme revint à Madrid, & y trouva de tristes changemens. La Princesse Deboly ne pouvant plus souffrir l'indifference de Dom Carlos commença à le haïr cruellement, & prit soin d'inspirer ce sentiment à son mary ; il avoit déjà beaucoup de penchant à nuire au Prince, parce qu'ayant esté son gouverneur, il l'avoit toujourns traité si durement, qu'il l'auroit craint pour maître. Ils concerterent de le perdre ; ils firent comprendre au Roy que ce Prince avoit des liaisons criminelles avec la Reine, & l'on sçait que Philippe II, qui étoit d'un naturel violent, & impitoyable, condamna à la mort ce fils unique qui choisit pour supplice d'avoir les veines coupées dans un bain.

Peu de temps après la Reine, à ce qu'on pensa, ne fut pas exempte de ses fureurs ; il la fit empoisonner, quoy qu'elle fust grosse. Le Marquis de Lerme arriva le jour de cette mort ; il trouva Philippe II, dans un état assez tranquille pour luy donner audience, & pour raisonner avec luy sur tout ce

qui s'étoit passé en Flandre ; il fut même si malheureux dans cette conference, qu'il plut à son maître, lequel estant obligé d'envoyer en France la nouvelle de la mort de Lifa, l'honora de cet employ ; il le chargea aussi de faire un Traité secret avec Charles IX, & Catherine de Medicis, contre les Huguenots qu'il avoient pour Chefs des personnes considerables.

Lerme reçut cette marque d'estime avec une douleur qu'il fut contraint de cacher sous les dehors de la reconnoissance. Il falloit encore s'éloigner d'Inés, il mettoit au même rang sa disgrâce passée, & les honneurs dont elle étoit suivie, & ils luy paroissoient un long enchaînement de malheurs ; le desordre où étoient toutes choses par la mort de la Reine, luy fit trouver le moyen de voir Inés, & la veille de son départ il se glissa le soir dans un cabinet où elle estoit seule. D'abord Inés fut surprise de voir Lerme dans ce lieu, & les suites fâcheuses pour sa reputation que pouvoit avoir cette entrevûe, se presenterent à son esprit, mais ces reflexions cederent au plaisir de le voir & de luy parler.

Ils se rendirent un compte exact de tous les sentimens qu'ils avoient eus dans leurs disgrâces, & ils virent bien à la maniere dont ils s'aimoient, qu'ils s'aimeroient toujours, mais ils ne laisserent pas de s'en demander mutuellement des assurances. Vous ne doutez point de la sincerité de mon cœur, je ne doute point de la sincerité du vôtre, dit le Marquis à Inés. Mais enfin dites moy que jamais je ne le perdray. Vous ferez plus d'une conquête, il va renaître des Barons de Silva ; pourrez-vous toujours résister aux volontés d'un pere ? Répondez-moy des événemens ; songez que je suis le plus malheureux de tous les hommes. Je vous aime, je ne vous verray point, & un pressentiment cruel me fait apprehender encore mon retour autant que je le souhaite. Hé quand on est aimé comme vous êtes, qu'a-t-on à craindre, luy répondit Inés ? C'est mon bonheur qui fait mon inquiétude, luy dit-il. Je sçay tout ce que vous valez, je me suis attaché à vous sans reserve ; & s'il falloit m'en separer, que me resteroit-il, quel bonheur pourrois-je me promettre, en perdant le moindre de vos sentimens ? Vous aurez encore long-temps ces alarmes, luy dit-elle, si vous les avez tant que vous serez aimé, mais connoissez-moy ; fiez-vous à mon cœur, à mes sentimens, & plus que tout à vous-même. Hé, qui pourrois-je aimer que le Marquis de Lerme ? Y a-t-il quelqu'un dans le monde qui ne le doive rassurer. S'il ne faut que vous répondre des événemens, croyez que votre

absence m'a trop bien fait connoître le supplice de vivre sans vous, & que si je n'avois l'esperance d'être un jour à vous, je renoncerois à la vie, & ne voyez vous pas que je ne puis jamais changer, le present vous est un gage de l'avenir.

Ils s'entretinrent encore long-temps, & ils eurent le loisir de s'expliquer toutes leurs pensées. Cependant quand ils se furent quittez, ils retrouvèrent beaucoup de choses qu'ils avoient oubliez à se dire. Lerme sortit sans être vû de personne, & le lendemain il partit pour aller en France.

On fit de magnifiques obseques à la Reine, & toutes les filles d'honneur furent congediées. Inés revint à la maison de Dom Loüis ; il la traita en fille desobeïssante, il luy donna sa chambre pour prison, & elle ne voyoit personne à qui elle pût confier ses douleurs, mais c'estoit fortifier sa passion, que de luy oster tout secours elle y pensoit sans cesse, & jamais elle n'avoit tant aimé Lerme que depuis qu'elle n'entendoit plus parler de luy.

Elle fut quelques mois dans cet estat, mais enfin Leonor n'ayant pû venir encore à bout de se vanger du Marquis de Lerme, en conservoit toujours le desir ; quoy qu'elle trouvât des avantages du costé de la fortune à épouser Dom Loüis, elle avoit toujours differé ce mariage, de peur de voir rallentir l'amour d'un Epoux & d'être moins en état de lui faire entreprendre tout ce qu'elle paroïssoit souhaiter. Elle n'avoit osé le presser de marier sa fille tant que la Reine avoit pû la proteger ; mais la Reine n'étant plus, elle luy fit comprendre qu'enfin elle se refoudroit à l'épouser pourvû qu'il songeât à un établissement pour Inés avant que de se marier luy-même, parce qu'il ne luy estoit pas possible de se refoudre à avoir toujours devant les yeux une personne qu'elle accusoit de tous les malheurs de son frere. Dom Loüis toujours amoureux, ne manqua pas d'approuver ces raisons, & songea à luy oster bien-tôt tout sujet de retardement. Il jetta les yeux sur le Comte de Medina de las Torres, arrivé depuis peu à la Cour, & qui étoit déjà d'un age avancé ; il connoissoit Lerme depuis la derniere guerre ; mais ayant presque toujours été hors de Madrid, il ignoroit sa passion pour Inés.

Dom Loüis le mena dans la chambre de sa fille, & lui dit qu'il le luy destinoit pou mary. Las Torres la vit sans la regarder, & la moitié des charmes de son visage furent perdus pour luy, ce n'étoit pas qu'il craignist de trop s'attacher à la beauté, au contraire, on peut dire que le peu de connoissance qu'il avoit de ce peril l'en garentissoit.

Inés sortit du triste repos dont elle s'étoit fait une habitude. La retraite luy faisoit goûter une certaine douceur qu'elle ne croyoit plus devoir être troublée, & elle esperoit du moins n'avoir plus qu'à regretter l'absence du Marquis de Lerme, mais la dureté de Dom Loüis alloit encore jusqu'à ne luy laisser pas goûter ce douloureux plaisir dans toute sa pureté, & elle avoit à y mêler la crainte de ne pouvoir pas luy paroître aussi fidelle qu'elle le luy avoit promis. Elle demanda du temps pour se refoudre à ce mariage ; & comme on ne luy donna que huit jours, elle chercha le moyen de les employer à se mettre en sûreté. Un Convent luy parut le seul azile contre son pere. C'estoit, il est vray, renoncer au Marquis pour jamais, mais c'étoit n'être à personne, & elle luy écrivit cette Lettre :

L'autorité de mon pere l'emporte sur mes promesses, mais non pas sur ma passion, il me veut forcer à un mariage. Pour éviter une si cruelle destinée, je prends la resolution de me retirer dans un lieu où je n'auray point d'autre bien que de penser à vous en liberté, & je le prefere à tous les autres biens du monde.

Inés voyant que ses larmes, & que ses prieres étoient inutiles, feignit d'accepter le party qu'on luy propoisoit, afin d'avoir plus de liberté de suivre son dessein ; & la veille du jour destiné pour son mariage avec le Comte de las Torres, elle sortit avec Evire, l'une des filles qu'il luy avoit déjà données pour la servir, & qu'elle avoit gagnée par sa douceur, & elles allerent à une maison de Religieuses, dont la sœur de Dom Loüis étoit Abbessé.

La tante d'Inés luy avoit toujours témoigné une amitié particuliere ; & la voyant venir à elle toute en pleurs luy demander sa protection, elle ne la luy refusa pas.

Elvire (c'étoit le nom de cette fille, qui avoit suivy Inés) alla dire au Comte que sa maîtresse étoit resoluë de ne point revenir, & de se faire Religieuse. Las Torres demeura surpris, & alla à l'heure mesme chercher Dom Loüis pour luy en apprendre la nouvelle. Ce pere qui vouloit être obey en fut outré de colere. Leonor en fut desesperée, cette marque de constance qu'Inés alloit donner au Marquis de Lerme en renonçant à luy, le devoit engager à l'aimer toujours. Inés avoit mesme un an à délibérer avant que d'estre Religieuse. C'estoit trop de retardement pour la vangeance de Leonor, & même pour l'amour de Dom Loüis, à qui elle avoit protesté qu'elle ne l'épouserait jamais qu'Inés ne fust mariée.

Il se presenta bien-tôt une occasion d'intimider Inés. Le Marquis de Lerme ne put demeurer ferme dans son devoir, en apprenant qu'elle alloit estre perduë pour luy. Sa raison l'abandonna ; il partit de France, mit toutes les affaires entre les mains d'un homme en qui il se confioit, & sans confiderer qu'il faisoit un crime d'estat, il n'écouta que son amour.

La diligence qu'il fit dans son voyage fut ce qui l'empescha d'arriver assez tost. La fatigue & le chagrin le firent tomber malade, & la nouvelle de son départ le devança de quelques jours. Philippe II estoit trop severe pour pardonner une faute de cette nature ; & joignant la colere à sa dureté naturelle, il le fit arrester proche de Madrid, & luy fit faire son procez par le Conseil d'Estat. Dom Loüis de Cordoue en estoit le Chef, las Torres tenoit le second rang, & leur autorité avec leur credit, les rendoit maistres de sa destinée. Sa mort, ou une prison perpetuelle, estoient les peines qu'on luy pouvoit imposer. La mort estoit proportionnée à la severité du maistre & devoit effrayer ceux qui auroient esté capables de manquer à leur devoir. La prison perpetuelle étoit proportionnée au crime ; ainsi ces deux partis étoient en quelque façon au choix des Juges. Dom Loüis fit sçavoir à sa fille qu'elle avoit un moyen de sauver la vie de Lerme, dont il n'étoit l'ennemy que parce qu'elle l'aimoit ; que si elle le resolvoit à épouser le Comte de las Torres, ils se joindroient pour adoucir l'Arrest qui se devoit rendre contre Lerme.

Inés n'estoit point à l'épreuve de telles menaces. Sa résistance fut à bout, & quoy qu'elle pensât que sa constance, toute mortelle qu'elle auroit été pour Lerme, luy seroit plus agreable que la vie qu'elle vouloit luy conserver, c'étoit portant son plus pressant devoir que de le sauver.

Elle dit à son pere que puisqu'il avoit contribué lui-même à faire naistre son inclination pour Lerme, elle luy avoüoit que la seule vûë de le tirer de peril pouvoit la déterminer, & qu'ainsi pour épouser las Torres, elle attendroit que la vie de Lerme fust en sûreté.

Leonor ne haïssoit pas assez Lerme pour vouloir sa mort. Sa longue prison, qui étoit la seule grace qu'on luy pût faire, la mettoit hors d'état de songer à un mariage avec luy ; de sorte qu'elle donna parole à Dom Loüis de l'épouser le même jour qu'Inés épouserait las Torres.

Le Conseil se tint, quelques Juges opinerent à la mort mais par le moyen de Dom Loüis & de las Torres, la pluralité des voix n'alla qu'à la prison perpetuelle.

Dom Loüis époufa Leonor, & Inés époufa le Comte de las Torres, dont le cœur n'ayant jamais connu l'amour, s'engagea par le mariage. Comme il n'avoit eu que de foibles defirs, ils augmenterent par son bonheur.

Lors qu'Inés eut époufé le Comte de las Torres, & qu'elle se vit hors d'estat de pouvoir jamais estre à Lerme, ny mesme de penser à luy sans scrupule, elle fut surprise de s'estre jettée elle-mesme dans cet abîme. La difference de ses malheurs presens, & de ses malheurs passez, luy parut très-grande, tout importunoit son esprit, & luy sembloit un nouvel obstacle à ses sentimens, elle se trouvoit mesme contrainte en quelque sorte par Elvire qui estoit toute à elle, & que le Comte de las Torres luy avoit renduë. Sa douleur avoit honte de paroître aux yeux d'autrui avec tant de violence, & tant de transport. La crainte qu'elle avoit de s'expliquer, luy faisoit sentir vivement combien les mouvemens de son cœur luy devoient estre suspects, si elle n'avoit été qu'avec elle-même, elle n'auroit jamais pensé qu'un amour si malheureux eust été un crime. Cependant vaincuë par les prieres d'Elvire, à qui elle n'avoit jamais découvert ses sentimens, & qui ne pouvoit soutenir la vûë de ses larmes, enfin pressée par son inclination de parler de Lerme, elle la luy avoüa en s'excusant d'une maniere qui faisoit appercevoir qu'elle n'étoit pas tout à fait excusable.

Le Marquis de Lerme avoit été amené à Madrid, il y estoit prisonnier, on le gardoit avec la derniere rigueur, on ne le laissoit parler à personne, ny recevoir aucune Lettre, de sorte qu'il ignoroit absolument la destinée d'Inés. C'estoit un cruel redoublement à ses maux, que l'incertitude de ce qui regardoit sa maistresse ; la Comtesse de las Torres de son costé estoit mortellement affligée des peines qu'il souffroit pour elle, ses yeux étoient toujours baignez de pleurs. Elvire, avec qui elle s'estoit. accoutumée à s'entretenir de sa passion, cherchoit tout ce qui la pouvoit consoler, & bien tôt il se presenta des occasions de la servir. Le frere d'Elvire fut nommé pour garder Lerme en l'absence du Lieutenant du Chasteau où ils estoit enfermé. Cependant elle ne commença point par dire cette nouvelle à la Comtesse, mais elle luy representa que Lerme estoit digne qu'on luy donnât quelque soulagement par des Lettres, s'assurant que rien n'estoit impossible, pourvu

que la volonté ne manquât pas. Ces discours estonnerent d'abord la vertu de la Comtesse, elle les rejetta même comme chimeriques, ensuite elle s'accouttuma à les souffrir comme tels. Les malheurs où Lerme estoit réduit pour l'avoir aimée, demandoient qu'elle les adoucist, & par pitié, & par justice, quand même l'amour n'y auroit pas eu de part. Peu à peu elle parvint à n'être plus embarrassée que de la difficulté de réussir, alors Elvire luy apprit que son frere estoit en pouvoir de luy rendre service. Ce fut encore un nouvel obstacle pour Inés, que la facilité de manquer à son devoir, mais si le projet luy avoit plû étant impossible, il luy plut enfin étant aisé. Elle voulut écrire à Lerme, mais par où commencer ? comment luy dire au milieu de tout ce qu'il souffroit, qu'elle n'avoit pû éviter d'estre à un autre ? Les Lettres suffisoient-elles pour l'excuser dans une telle conjoncture ? Que dira-t-il, ma chere Elvire, s'écrioit-elle, de ce que je n'auray pû luy garder mes promesses ? Il me croira foible & legere malgré ce que je luy écriray, & puis-je trouver des termes raisonnables pour accorder mon mariage avec mes sentimens ?

Elvire voyant par cet embarras qu'elle avoit plus d'envie de voir Lerme que de luy écrire ; ne chercha qu'à la favoriser.

La Comtesse après estre convenüe avec elle-mesme, qu'une Lettre mettroit Lerme dans un plus cruel estat que celui dont elle le vouloit tirer, resolut de le voir s'il se pouvoit, dans la prison, il meritoit cette faveur autant par ses malheurs que par les sentimens qu'elle avoit pour luy, il avoit des Lettres d'elle qu'elle se dit qu'il estoit de son devoir de redemander. Enfin elle sçut trouver des raisons de vertu dans ce que l'amour seul luy faisoit entreprendre.

Elvire fit consentir son frere à tout ce qu'elle luy demanda, parce qu'il trouvoit peu de risque pour luy à laisser voir Lerme à des femmes qui estoient engagées par elles mesmes à garder le secret, & parce qu'on eut soin de le gagner par des presens considerables. Elvire apprit le succez de sa negotiation à la Comtesse, qui se voyant en pouvoir d'apprendre à Lerme qu'elle estoit mariée, ne regarda ce moment qu'avec terreur.

Voicy le dernier jour qu'il m'aimera, s'écria-t-elle ; je vais luy oster toute esperance, & cependant je ne puis souffrir la moindre deminution à sa tendresse ; c'est bien assez que mon devoir me fasse combattre la mienne.

Elle envoya Elvire avec une Lettre qui le preparoit à la voir ; & qui ne luy apprenoit point son mariage ; mais il étoit arrivé des changemens à la fortune de Lerme.

Le Prince Dom Juan qui n'estoit appliqué qu'aux moyens de le servir, avoit laissé passer les premiers transports de Philippe II & pour agir plus sûrement, il avoit esté quelques temps sans agir, il avoit même feint d'oublier son amy ; & d'entrer dans la colere du Roy, afin d'avoir plus de facilité à la luy faire perdre, la conjoncture en arriva. Dom Juan fit naître au Roy l'envie d'entretenir luy-même ce prisonnier sur ce qu'il avoit commencé de negocier en France ; insensiblement il vint à l'excuser sur la violence des passions qui meritoient de faire pardonner les fautes dans un homme qui en fait pour la premiere fois. On n'avoit pas ignoré la passion de Lerme pour Inés ; & il n'estoit pas douteux que l'amour n'eust fait tout son crime. Le Roy avoit toujours aimé ce jeune homme ; ainsi on luy porta sa grace, & on le délivra dans le temps qu'il l'esperoit le moins.

Elvire en ce moment venoit de la part de la Comtesse. Le premier soin de Lerme avoit été de luy demander si Inés n'étoit point mariée, en quel lieu elle étoit, enfin si elle l'aimoit encore. Elvire qui sçavoit que sa maîtresse se reservoit de luy apprendre elle même une nouvelle si cruelle, qu'elle ne luy pouvoit être annoncée que par une personne chere, luy dit qu'il avoit lieu d'être content de l'amour, & enfin comme il la pressoit sur le mariage d'Inés, & que c'étoit avoüer que de ne pas répondre : elle luy dit qu'Inés, pouvoit estre encore à luy. Cette parole l'ayant rassuré, il ne songea plus qu'à la voir.

Comme la Comtesse de las Torres étoit resolue de luy parler dans le jour, Elvire demanda à Lerme s'il pouvoit la suivre dans le lieu qu'elle luy marquoit, & qui n'étoit pas loin de là. Lerme l'ayant assurée que son unique soin étoit de voir Inés, il envoya supplier le Prince Dom Juan, qui luy avoit fait dire qu'il le meneroit aux pieds de Phillippe Second l'après-dînée, de vouloir bien luy donner aussi ce matin pour être plus en état de se presenter devant luy ; il se laissa conduire par Elvire dans un appartement dont elle dispoit, parce que les maîtres étoient absens.

Un de ses domestiques, pour qui jamais il n'avoit eu rien de secret, du consentement même d'Inés, eut ordre de remarquer le lieu, & de l'y venir trouver à l'heure qui luy feroit prescrire par Dom Juan.

Lors qu'Elvire se fut assurée du Marquis de Lerme, & qu'elle eut dit à la Comtesse de las Torres qu'il l'attendoit, & qu'elle estoit maistresse de l'aller trouver. Tous les combats redoublèrent, & sur le point de partir elle vit qu'elle n'étoit pas encore résoluë. Cette démarche luy parut terrible, & un pressentiment de disgrâce joint à la timidité que donnent l'amour & la vertu, la retarderent si long-temps, que le Comte de las Torres revint chez lui avant qu'elle fust sortie ; il luy dit qu'il alloit ce jour là donner quelques ordres de la part du Roy à celui qui avoit la conduite des batimens de l'Escorial.

Cette maison est à sept lieües de Madrid ; ainsi il l'assura qu'il ne reviendrait que le lendemain, & il la laissa maistresse de donner au Marquis de Lerme plus de temps qu'elle n'avoit crû pouvoir luy en donner. Les scrupules revinrent en foules dans l'esprit de la Comtesse ; mais elle se sentit entraînée avant que de les avoir vaincus, & avant que d'être bien déterminée à partir, elle partit cachée sous les habits d'Elvire, elle s'achemina seule, & tremblante vers le lieu où étoit le Marquis de Lerme. Elvire demeura dans la chambre de sa maistresse, afin de dire au Comte, s'il revenoit par quelque raison imprévûë, que la Comtesse étoit endormie dans son cabinet. Heureusement la Comtesse n'avoit été connue de personne, & elle arrivoit en la maison marquée.

Mais elle avoit été retenuë si long-temps, qu'il étoit l'heure où Lerme devoit aller au Palais, & qu'elle trouva celui qui le venoit avertir que le Prince Dom Juan l'attendoit pour le présenter au Roy. La Comtesse voyant le tort qu'elle avoit eu par ses retardemens, voulut le réparer en obligeant Lerme de partir promptement, elle pouvoit disposer du reste de la journée. Comment dire à Lerme, en un mot, qu'elle étoit mariée à las Torres ? Comment se priver elle-même du plaisir de s'en plaindre & de l'en consoler, puisqu'elle luy devoit parler pour la dernière fois ? Elle luy dit de partir, & voyant qu'il étoit effrayé de la proposition, qu'il persistoit à demeurer, & qu'il l'assûroit qu'après de luy rien ne pouvoit se mesurer avec le plaisir de la voir, & que même il avoit renvoyé celui qui l'étoit venu chercher de la part de Dom Juan, elle luy dit que s'il partoît à l'instant, elle l'attendrait dans ce lieu. Il résista encore, & il ne pouvoit se résoudre à l'abandonner : Enfin charmée de cette tendresse, elle craignit qu'il ne retombât dans quelque inconvenient, & que Dom Juan ne se lassât de l'attendre ; elle luy protesta que s'il n'alloit à l'heure même chez le Roy, elle sortiroit de cette

maison pour ne le revoir jamais. Il la conjura de lui dire au moins quelque mort qui le consolât, elle luy dit, quoy qu'avec timidité, qu'elle faisoit un assez grand pas pour estre dispensée de l'assurer de ses sentimens. Elvire luy avoit fait entendre, qu'Inés n'étois point mariée, il étoit en repos là-dessus, & il alla chez le Roy avec quelque sorte de satisfaction, mais ils trouverent d'abord un obstacle qui pensa rompre toutes leurs mesures. La Comtesse de las Torres, qui vouloit demeurer une partie du jour dans cet appartement, trouva que les portes ne s'y fermoient en dedans que par un secret qui luy estoit inconnu, & qui n'étoit sçû que du maître de la maison. La chose est assez ordinaire parmy les Espagnols, que la jalousie oblige à prendre des précautions extrêmes contre leurs femmes, elle balançoit si elle devoit demeurer, mais ses malheurs ne devoient pas estre bornez-là, & l'on court au devant de son destin ; elle n'avoit pas le loisir de faire une meure délibération : Cette occasion perdue ne se pouvoit recouvrer, le plus grand pas étoit fait, de sorte que déterminée par son cœur, elle dit au Marquis de prendre la clef de l'appartement, & de se presser de revenir. Il n'étoit pas nécessaire qu'elle le luy ordonnât, & il vîla, pour ainsi dire, chez le Roy, afin d'en être plutôt de retour.

Cependant la Comtesse demeura dans un état qui ne se peut exprimer. Dès qu'elle ne vit plus le Marquis, & qu'elle put faire des reflexions elle pensa une partie de ce qu'elle avoit déjà pensé avant que de venir, mais il estoit différent d'y songer quand les pas étoient à faire, ou quand ils étoient faits. Elle penchoit déjà vers le repentir. Les momens luy paroissoient d'une longueur insupportable, elle craignoit alors que Lerme ne fust pas maître de son retour comme leurs desirs, & une conjoncture pressante le leur avoient persuadé ; enfin elle craignit que l'absence n'eust rallenty la passion de Lerme, & qu'il n'eust plus le même empressement, quoy qu'elle eust été convaincuë du contraire par ses yeux. Les Amans malheureux ne le feroient pas assez, s'ils n'avoient que des maux veritables. Son imagination n'oublia rien de tout ce qui la pouvoit desesperer.

Dom Juan presenta Lerme au Roy, qui après luy avoir pardonné, ne laissa pas de le recevoir avec un visage severe. Lerme croyoit sortir promptement, mais le Roy, luy dit qu'il le retenoit pour toute la journée qu'il vouloit l'entretenir à fond sur les affaires de France. Passez dans mon cabinet, luy dit-il, avec, un sourire grave, je ne crois pas qu'en sortant de prison il vous

loit bien dur d'estre enfermé une après-dînée avec moy. Lerne fremit de cet ordre, la mort luy auroit esté moins cruelle ; il ne sçavoit comment se tirer de ce pas. La Comtesse luy avoit dit de revenir promptement, & elle ne pouvoit sortir du lieu où elle estoit, sans qu'il luy en ouvrît la porte. Refister à Philippe II, & se faire arrêter, n'étoit pas un moyen de l'en tirer ; les pretextes estoient impossibles à trouver dans le trouble où il estoit, & n'auroient pas esté reçus ; la verité ne se pouvoit dire sans indiscretion ; tout le monde connoissoit la personne dont il estoit amoureux. En cette extremité il regarda de toutes parts si Dom Juan estoit party ; & ne le voyant plus, ny aucun de ses amis, hors le Comte de las Torres, qui estoit retourné chez le Roy avant que d'aller à l'Escorial, il s'adressa à luy ; il l'embrassa tandis que le Roy avoit la tête tournée ; il luy mit le clef entre les mains, & le conjura par tout ce qu'il avoit de plus cher, de passer par la maison qu'il luy designa, d'ouvrir seulement la porte de l'appartement dont il luy donnoit la clef, & de ne point s'informer du reste.

Lerne ignoroit jusqu'au nom de celui qu'Inés avoit craint d'épouser, elle ne le luy avoit point nommé, lorsqu'elle luy avoit écrit, parce qu'elle estoit resoluë de se mettre dans un Convent.

Le Comte de las Torres l'assura qu'il luy rendroit cet office comme il le desiroit. Ces sortes de services se rendent quelquefois en Espagne avec assez de fidelité ; il étoit plus propre qu'un autre à cet employ ; & le peu de vivacité de son esprit luy ostoit la curiosité des intrigues amoureuses ; il étoit la seul homme de la Cour que Lerne croyoit qui n'eust pas vû Inés, parce qu'il n'étoit pas en Espagne lors qu'elle étoit chez la Reine : Enfin Lerne ne laissant pas de prévoir des suites tres fascheuses pour son amour, à informer sa maîtresse des raisons qui l'obligeoient à tenir ce procedé bizarre, fut néanmoins en quelque sorte de repos, d'avoir trouvé dans ce besoin si pressant, un moyen de la mettre en liberté.

La Comtesse, que les remords & la crainte tourmentoient également, s'étoit mise à une jalousie, & regardoit impatiemment si Lerne ne revenoit point ; elle apperçut de loin son mary, cette vûë la fit pâlir : Mais combien sa frayeur redoubla quand elle le vit s'arrester, & entrer dans la maison où elle estoit ? Que ne pensa-t-elle point alors ? Quel estat approche de celui où elle se trouva ? Cependant un sentiment naturel la forçant à éviter sa colere, elle chercha de tous costez, & elle vit une petite porte qu'elle poussa rudement,

& qui se trouvant mal fermée s'ouvrit : Elle la referma, après elle, & elle entra dans un autre appartement, qui étoit celui du maître de la maison, elle n'y trouva qu'une femme qu'elle conjura de luy sauver la vie ; & de la faire sortir de ce lieu. Cette femme touchée de l'état où elle voyoit une si belle personne, la conduisit dans une petite rue, où demeuroit la mere d'Elvire, chez qui elle alla.

Le Comte de las Torres avoit fait reflexion sur le desordre du Marquis, & sur la maniere pressante dont il l'estoit venu prier d'ouvrir cette porte. Toutes les difficultez qu'il avoit trouvées à son mariage avec Inés, ne luy, avoient pas permis d'ignorer la passion qu'ils avoient eüe l'un pour l'autre, & il craignit qu'elle n'eust part à cette aventure. Neanmoins le Marquis ne le devoit pas choisir pour un tel employ ; de sorte que cette circonstance pouvoit le rassurer mais il le craignit, bien qu'il ne le crust pas. Lerne l'avoit prié de pousser la discretion jusqu'à n'avoir point de curiosité, tout luy faisoit ombrage, parce qu'il avoit une passion extrême pour sa femme : Mais enfin on peut croire qu'en cette occasion l'instinct de la verité l'emporta sur des apparences qui y étoient peut-être contraires, il entra dans l'appartement dont Lerne luy avoit donné la clef, sans demêter quel sentiment le faisoit agir. Il visita toute cette maison, & n'y trouvant pas la Comtesse il alla chez luy pour voir si elle y étoit : Si-tôt qu'elle fut remise de la frayeur qu'elle avoit eüe pour sa vie, l'incertitude de ce qu'elle deviendrait luy parut mille fois plus cruelle, elle avoit le loisir de sentir tous ses malheurs, & d'en chercher la cause, elle pouvoit penser que le Marquis de Lerne ayant appris son mariage avec las Torres, n'avoit pas eu d'abord la force de contenir sa fureur, & qu'il la livroit luy-même à son mary, mais cette pensée luy sembloit si cruelle qu'elle ne la trouvoit plus vraisemblable : Enfin elle imagina quelque chose de la verité, & rêvant au malheur des précautions que la fortune ne seconde pas, elle s'abîma dans des idées funestes, dont elle ne pouvoit sortir.

Contrainte par son estat de se confier à quelqu'un, elle pria la mere d'Elvire d'aller chez le Comte de las Torres, & de sçavoir ce qui s'y étoit passé.

Le Marquis de Lerne avoit satisfait le Roy dans toutes les questions qu'il luy avoit faites, & vers la fin du jour étant dégagé d'avec luy, il courut au lieu où il avoit laissé Inés, pour sçavoir si elle en étoit sortie, & si par un

bonheur qu'il n'osoit esperer, elle n'auroit point laissé quelque adresse du lieu où elle estoit allée ; mais il ne trouva rien qui luy en pût donner le moindre indice. Cette aventure l'affligea beaucoup ; il ne sçavoit ce qu'Inés penferoit de luy ; elle ignoroit les raisons qui l'avoient retenu auprès du Roy ; elle pouvoit l'accuser de negligence, peut-estre d'infidelité, de mépris ; tout devoit paroître vray-semblable à une personne qui avoit fait un pas si considerable, & qui se voyoit ainsi laissée, & quoy qu'il se fust presque attendu à ce qui luy arrivoit en ce moment, il ne s'y trouva plus préparé.

Il alloit chez le Comte de las Torres, pour sçavoir de luy s'il avoit executé ce qu'il luy avoit promis ; mais tout y étoit dans un desordre extrême. Ce Comte revenu chez lui pour calmer ses soupçons, avoit demandé sa femme ; Elvire luy avoit répondu qu'elle dormoit dans son cabinet ; mais il ne s'étoit pas contenté de cette réponse, il en avoit voulu avoir la clef, de sorte qu'Elvire feignant de l'aller prendre, sortit pour avertir sa maistresse de ce qui se passoit, mais elle ne la trouva plus ; & après l'avoir cherchée dans tous les lieux où il luy sembloit le plus vray-semblable qu'elle pût-être, elle rencontra le Marquis de Lerme qui alloit chez las Torres. Elle apprit à cet Amant le desordre où tout étoit chez le Comte, parce qu'il n'avoit pas trouvé sa femme, luy fit connoître par là tout ce qu'il ne croyoit pas qu'il ignoraît encore du mariage d'Inés, il ne fut plus maître de son desespoir, il comprit ce qu'il avoit fait, & il découvroit tant de malheurs à la fois que ne pouvant soutenir toutes ses pensées, il tira son épée, & se la passa au travers du corps avant qu'Elvire connût son dessein, elle appella des gens à son secours ; on le porta chez son pere, où la playe contre son intention, ne fut pas trouvée mortelle.

Elvire cependant ne trouvant point sa maistresse, & n'osant retourner chez le Comte de las Torres, alla chez sa mere, où elle la rencontra, elle luy apprit les tristes nouvelles de la fureur de son mary, & du desespoir de Lerme. Inés demeura dans un accablement qui la rendit comme insensible à ses malheurs, ils estoient trop grands pour être sentis, neanmoins elle ne pouvoit demeurer long-temps dans cet état. Elle envoya Elvire sçavoir des nouvelles de la blessure du Marquis, & ayant appris qu'il en pouvoit guerir ; elle se trouva encore susceptible de joye, mais il falloit chercher du remede à ses autres malheurs ; & ç'en estoit un nouveau, que l'embaras de songer à une retraite plus cachée, elle craignoit, avec raison, qu'on ne découvrist le lieu

où elle étoit, & que le mere d'Elvire qui l'avoit retirée ne fust exposée à quelque violence, elle ne voyoit aucune sûreté dans Madrid, de sorte qu'après bien des incertitudes, elle se détermina à suivre la fortune de cette veuve, mere d'Elvire, qui n'étoit pas sans quelque bien, elle avoit dessein de passer le reste de ses jours à une maison de campagne qu'elle avoit proche de Seville : elle y offrit une retraite à la Comtesse de las Torres, & cette Comtesse acheta par le don de quelques pierreries qu'elle avoit sur elle, une retraite qui convenoit à sa fortune. Elvire étant en peril dans Madrid, partit cette nuit même avec la Comtesse de las Torres, qui se déguisa si bien, qu'elle arriva chez la mere d'Elvire sans obstacle ; là elle se fit un devoir d'oublier toutes choses ; c'étoit le seul remede pour ses maux. Son aventure publiée luy ostoit sa reputation, son pere ne l'aimoit pas, son mary n'avoit plus d'estime pour elle, enfin elle étoit separée pour jamais de son Amant. Que de raisons pour quitter le monde, mais cet Amant avoit voulu mourir par l'amour qu'il luy portoit. Que de difficulté à l'oublier !

Ce n'étoit que par une espece d'oubly de soy-même qu'elle en pouvoit venir à bout.

Elle n'abandonnoit jamais Elvire ; & leur maison étant seule au bord d'une forest, elles n'avoient fait aucune habitude. La Comtesse ignoroit jusqu'au nom de leurs voisins, elles avoient bien ouy dire que les maisons de quelques Seigneurs n'étoient pas loin de là, mais c'étoit pour elle une raison de se tenir cachée, & d'éviter toutes sortes de rencontres.

Elles se promenoient quelquefois dans la forest. Cette solitude faisoit tous leurs plaisirs, de sorte qu'à force de reflexions sur l'embaras, & sur le chagrin même des plus grandes douceurs de la vie, elles parvinrent à n'en plus faire, & jouïrent d'un repos qu'elles n'avoient jamais trouvé dans le monde. Avant que de partir de Madrid, la Comtesse de las Torres avoit laissé une Lettre à la mere d'Elvire, & l'avoit priée de faire en sorte que le Comte de las Torres la pût lire. Cette femme ayant son voile baissé ; l'avoit donnée le lendemain à un des domestiques du Comte pour la luy rendre, sans luy dire de qui elle étoit.

Cette Lettre contenoit un aveu sincere des sentimens qu'Inés avoit eus pour le Marquis de Lerme, & qui avoient esté autorisez par Dom Loüis ; avant que de prendre tant de force. Elle luy rendoit conte de la derniere démarche qu'elle avoit faite pour luy, & que la raison luy avoit en partie

inspirée ; Enfin elle luy disoit que criminelle par le mauvais succez de son projet, elle n'osoit paroître devant luy ; que quand mesme il pourroit enfin estre persuadé de l'innocence de sa conduite, ce qu'il apprenoit par là de ses sentimens, luy devoit donner du chagrin, & à elle de la confusion ; qu'ainfi il ne la fist point chercher, qu'il ne la trouveroit pas, mais qu'au moins elle estoit perduë pour tout le reste du monde, & pour elle-mesme, puisqu'elle l'étoit pour luy. Cette Lettre n'eut pas d'abord tout l'effet qu'elle en devoit attendre ; il fit de nouveau chercher sa femme par toutes les maisons de Madrid, & aux Lieux d'alentour, mais ne la trouvant point, la pensée de perdre pour toujors une si belle personne, le força de la regretter. La blessure du Marquis de Lerme, & la langueur où il demeura luy fit penser qu'il étoit malheureux ; l'ingenuité qu'il avoit eue de luy remettre entre les mains les clefs du lieu ou Inés étoit enfermée, l'obligeoit à trouver de l'apparence à ce qu'elle luy disoit dans sa Lettre. Le temps qui ralentit la plus grande colere, faisoit faire toutes ces reflexions au Comte de las Torres ; mais il l'auroit peut être à la fin guery de sa passion, si une aventure ne l'eust forcé de se souvenir de sa femme. Elle se promenoit un soir avec Elvire dans leur petit parc, entouré d'une haye vive, quand elles y virent entrer par une breche un homme à cheval, dont l'air étoit d'une personne de qualité. La Comtesse de las Torres crût même remarquer en luy des traits qu'elle connoissoit. Comme elle n'avoit point son voile, elle détourna la tête, & Elvire alla au devant de luy ; il luy demanda pardon de son entreprise, & luy dit qu'ayant esté attaqué par des voleurs, dont il avoit tué l'un d'un coup de pistolet, il fuyoit devant le reste de la troupe ; que sur le point de tomber entre leurs mains, il avoit decouvert la breche par où il estoit entré dans ce lieu ; il luy demanda la permission de sortir par l'autre costé, & les voleurs l'ayant vû disparoître, & remarquant des maisons, craignirent de s'estre engagez trop avant, & retournerent sur leurs pas.

Cependant la Comtesse de las Torres s'estoit retirée dans la maison, de peur d'estre reconnue par cet homme qu'elle craignoit qui ne fust le Baron de Silva. Elvire luy ayant donné le moyen de sortir, la vint retrouver ; elles raisonnerent, ensemble sur le malheur des rencontres imprévûës qui rendent les précautions inutiles, & elles penserent au peril qu'il y auroit pour la Comtesse de las Torres à estre reconnue, elle en eut de l'inquietude toute la nuit, mais enfin elle n'estoit pas entierement sûre que ce fust le Baron de

Silva, & la nécessité de se tenir dans cet azile, la força de se calmer ; c'étoit en effet ce Baron ; que la blessure qu'il avoit reçûe au visage par le Marquis de Lerme, avoit un peu changé.

Le Roy à la sollicitation de Léonor, luy avoit pardonné de s'estre batu dans son Palais, mais sa femme n'étant pas d'une naissance à paroître à la Cour, l'engageoit à demeurer presque toujours à Seville ; la chasse l'avoit fait égarer ce soir là, & avoit causé sa dernière aventure.

Il avoit sçû par Leonor toute l'Histoire de la Comtesse de las Torres, & son visage l'avoit d'abord frappé ; sa prompte retraite l'avoit confirmé dans la pensée que c'étoit elle ; de sorte qu'il n'en douta pas un moment. Il ne l'avoit assez aimée que pour la haïr, & il ne perdit pas cette occasion de luy nuire. Il écrivit à Leonor dès le lendemain qu'il avoit trouvé la Comtesse de las Torres.

Leonor, dont la haine n'étoit point assoupie par tous les malheurs de sa rivale, ne tarda guere à en avertir le Comte de las Torres ; & donnant à cette retraite les plus noires couleurs qu'elle luy put donner, elle mit son esprit dans une situation cruelle. Il partit pour Seville sans avoir bien examiné ce qu'il vouloit faire. S'il en croyoit ses desirs, la Comtesse de las Torres n'étoit guere coupable, mais elle la luy paroissoit beaucoup s'il en croyoit Leonor.

Le Baron de Silva qui luy enseigna le lieu où estoit la Comtesse de las Torres, luy inspira les sentimens de vengeance qu'il avoit luy-même, de sorte que ce mary entra chez elle plein de fureur. Il estoit seul, & le Baron de Silva l'avoit quitté à la porte. Il demanda la Comtesse de las Torres, & sur ce qu'un domestique qui ne la connoissoit pas sous ce nom, luy dit qu'apparemment il prenoit cette maison pour une autre, il entra sans l'écouter & ouvrant une porte avec violence, il vint l'épée à la main dans la chambre où elle estoit. Cette Comtesse, que ses malheurs avoient détachée de la vie, le reçut avec assez de fermeté ; néanmoins la surprise de voir son mary dans ce lieu, & quelque sorte d'agitation inseparable de l'idée de la mort, même quand on la méprise, jettoient un feu dans ses yeux, & coloroient son teint d'une maniere fort avantageuse à sa beauté. Le Comte de las Torres laissa tomber son épée. Ah ! si vous me croyez coupable, luy dit-elle, en la ramassant, & en la luy rendant, pourquoy m'épargnez-vous en l'estat où je suis reduite ? Il y a moins de cruauté à m'ôter la vie qu'à me la conserver. Elle ne put retenir ses pleurs en disant ces paroles. Le Comte de

las Torres n'avoit pas la force de luy répondre ; il la regardoit d'une maniere à luy faire juger qu'il voyoit seulement qu'elle estoit belle. Puis enfin sans lever les yeux de dessus son visage. Qui ne vous croyoit innocente, Madame, luy dit-il ? Pour moy je ne sçay si vous me trompez ; mais je ne le puis penser, & je ne vous veux plus de mal.

Là dessus ils jetterent un torrent de larmes. La Comtesse de las Torres apprit à son mary tout ce qui lui étoit arrivé, sans luy déguiser rien. Il luy marquoit tant de tendresse, que malgré le sentiment de ses propres malheurs elle de luy pouvoit refuser sa compassion, il luy dit tout ce qui s'étoit passé depuis qu'elle estoit partie de Madrid.

Comme Leonor ; & le Baron de Silva l'avoient sollicité à la vangeance, & qu'il étoit dans un de ces momens d'épanchement de cœur, où l'on ne sçauroit rien cacher, il la pria de revenir à Madrid, & luy dit que puisqu'il étoit sur de sa vertu, il falloit la faire connoître à tout le monde, mais elle ne cherchoit point à se retablir dans l'opinion des hommes, il étoit plus sûr de la mépriser comme elle faisoit. D'ailleurs elle apprehendoit pour la tranquillité de son cœur, il luy paroissoit dangereux d'être à portée de voir le Marquis, & quand elle ne l'auroit pas rencontré, la seule pensée qu'à tous momens il étoit possible qu'elle le rencontrast, auroit suffi pour la troubler. Elle supplia son mary de la laisser jouir de cette paix qu'une longue fuite de disgraces, & de reflexions lui avoit acquise, & ses prieres autant que ses raifons le firent consentir qu'elle demeurat à la campagne.

Le Roy luy avoit donné un employ assez important qui l'obligeoit de retourner en Flandres, & il engagea seulement la Comtesse de las Torres à changer de lieu, & à s'établir près de Madrid dans une de ses Terres ; où elle devoit estre d'une maniere plus convenable à sa qualité ; elle accepta le party. Elvire l'y accompagna du consentement de son mary, qui ne put refuser cette consolation à une femme, dont malgré luy il reconnoissoit la vertu. Si-tôt qu'il l'eut établie dans le lieu de sa solitude, il alla en Flandre, & il la laissa dans un estat different de celuy dont il l'avoit tirée. Ce n'estoit plus cette personne détachée de toutes fortes de passions, & sa tendresse pour Lerme s'étoit réveillée lorsqu'elle l'avoit voulu justifier à son mary, elle la trouvoit elle-mesme innocente depuis qu'il en jugeoit ainsi. Ses scrupules s'affoiblissoient chaque jour, & il regnoit dans son ame une tendre melancolie, qui n'estoit pas sans quelque sorte de douceur.

La Duchesse de Feria avoit une maison de campagne peu éloignée de celle du Comte de las Torres, elle y demouroit presque toûjours, la curiosité l'avoit obligée à venir rendre visite à la Comtesse sur le bruit de son aventure. La Comtesse luy rendoit ses visites, & comme elles n'avoient point d'autre voisinage, elles se voyoient souvent. Le bruit du retour de la Comtesse se répandit cependant dans Madrid. Le Marquis de Lerme, qui ignoroit ce qu'elle avoit pensé depuis qu'il l'avoit, pour ainsi dire, livrée à son mary, venoit assez souvent se promener déguisé au tour de sa maison, pour tâcher à l'y rencontrer.

Un jour qu'elle alloit chez le Duchesse de Feria, elle descendit un moment de son carosse pour se promener, elle étoit appuyée sur Elvire, & ses domestiques la suivoient de loin ; elle vit un homme enveloppé d'un manteau, qu'il ôta si-tôt qu'il la vit : quoy qu'elle eût le voile baissé, il jugea à son air, que c'étoit la Comtesse de las Torres ; elle ne fut pas longtemps aussi sans le reconnoître pour le Marquis de Lerme, malgré la pâleur de son teint. La surprise de la Comtesse fut extreme à cette vûë inopinée, & son trouble fut si grand, qu'il luy causa une espece de tremblement. Elle fut contrainte de s'asseoir sur un monceau d'herbes qui étoient là. Elvire luy leva un peu son voile pour luy faire prendre de l'air, & le Marquis de Lerme qui n'osoit s'approcher, la regardoit d'une maniere timide & respectueuse, qui augmentoit le trouble ou il l'avoit mise ; elle ne put s'empescher de laisser couler quelques larmes, & elle eut envie de luy parler ; cependant la mesme raison qui le luy faisoit souhaiter l'en empescha pour ce moment, & luy donna une si grande timidité, que sans demesler ce qu'elle devoit faire, elle retourna sur ses pas dès qu'elle eut la force de marcher, mais ce ne fut pas sans jeter à Lerme un regard qui luy faisoit réparation de sa fuite.

Lerme qui avoit la mesme timidité, jointe au respect & à la crainte de donner quelque soupçon aux domestiques qui la suivoient, la laissa partir sans oser s'approcher. Les malheurs qu'il luy avoit causez, le rendoient encore plus circonspect. Quand elle fut renfermée chez elle, & qu'elle se vit hors d'estat de voir le Marquis, elle fut surprise de l'avoir évité. Aurois-je intéressé ma vertu, disoit-elle quand j'aurois entendu de la bouche d'un malheureux la confirmation de son innocence ? Je luy aurois appris les raisons qui m'ont obligée à en épouser un autre, je l'aurois prié de cesser de m'aimer, & j'en aurois esté plus tranquille. Qu'aura-t-il pensé de la

promptitude avec laquelle je l'ay fui ? la pâleur que j'ay remarquée sur son visage, ne m'a point fait hasarder quelque mot de consolation, peut-etre aura-t'il crû que c'est un effet de l'indifference que j'ay acquise par la solitude. Helas ! ajouta-t'elle, plutôt au Ciel que je fusse venuë jusqu'à ce point ; mais puisque cela ne sçauroit être, qu'au moins il ne le croye pas.

Il avoit cependant beaucoup de raison d'en juger ainsi cette pensée ne la quittoit point, & l'affligeoit à un tel excès, qu'elle se resolvoit quelquefois à chercher les moyens de parler à Lerme, quelque périlleux qu'ils pussent être ; mais elle croyoit les avoir perdus par sa faute, & qu'il ne devoit plus la chercher après avoir vû qu'elle l'évitoit.

D'ailleurs, malgré son penchant elle craignoit que cette démarche ne fût trop contraire à son devoir, son mary luy avoit témoigné tant d'amour & tant de bonté, qu'elle étoit engagée à luy sacrifier ce reste d'inclination, mais après tout, elle ne pouvoit la vaincre, & elle cherchoit seulement à l'accorder avec sa vertu.

Lerme de son côté avoit remarqué toute la tendresse & toute la rigueur de la Comtesse, il étoit balancé entre la douleur & quelque sorte de joye, il avoit trouvé dans les regards de la Comtesse dequoy entretenir sa passion, quand la conduite qu'elle tenoit lui ôtoit toute esperance.

Il cherchoit avec soin les occasions de la revoir, il sçavoit qu'elle alloit souvent chez la Duchesse de Feria ; & le Duc de Lerme son pere, qui estoit premier Gentilhomme de la Chambre du Roy, rendit un service considerable à cette Duchesse, qui donna lieu au Marquis d'entrer en quelque liaison avec elle. Elle vint à Madrid pour remercier le Roy de la grace qu'il luy avoit faite ; & sçachant que le Duc de Lerme y avoit beaucoup contribué, elle luy en marqua sa reconnoissance dans les termes que cet office meritoit. Il avoit dessein de marier son fils à Casilde fille de la Duchesse ; & c'étoit dans cette vûë qu'il y avoit rendu ce service. Le Marquis à qui il communiqua son dessein, ne voulut point ruiner par trop de sincerité les seuls moyens qu'il avoit de voir la Comtesse de las Torres ; il luy fit esperer qu'il pourroit s'y resoudre, à condition toutefois qu'on luy laissât connoître particulièrement le caractere de Casilde, avant que de faire des propositions de mariage.

La Duchesse de Feria retourna bien-tôt à sa maison de campagne, le Duc de Lerme vint luy rendre visite ; & le Marquis en ayant obtenu d'elle la

permission, y alloit ; elle leur avoit assez d'obligation pour ne pas refuser de les voir. La Comtesse de las Torres avoit eu une legere indisposition depuis le retour de la Duchesse de Feria, qui l'avoit empeschée pendant quelques jours d'y aller. La premiere fois qu'elle y retourna, à peine estoit-elle entrée, que le Marquis de Lerme y arriva.

La liberté de la campagne fit que la Duchesse de Feria reçut le Marquis dans le lieu où estoient les Dames. Quoy que la Comtesse de las Torres fût en quelque sorte resoluë à luy parler, cette vûë l'embarassa au dernier point, elle ne s'attendoit pas à le trouver jamais chez la Duchesse, & elle fut sur le point de s'en aller dès qu'elle l'aperçut ; néanmoins comme elle venoit d'entrer, elle ne pouvoit sortir si promptement sans une affectation dont elle auroit été obligée de rendre compte à la Duchesse, & la necessité luy fit vaincre son embarras : elle tâcha de parler comme si le Marquis n'y avoit point été.

Bien-tost une autre Dame qui y estoit avec elle, ayant marqué qu'elle vouloit parler en particulier à la Duchesse, la Comtesse de las Torres se leva pour sortir ; mais la Duchesse la pria de demeurer, & de souffrir qu'elle passât pour un instant dans son cabinet. Une de ses femmes étoit avec Elvire au bout de la chambre ; de sorte qu'il n'étoit point contre la bienfiance d'y être avec un cavalier. La Comtesse de las Torres fit encore tout ce qu'elle put pour s'en aller. L'occasion de parler à Lerme estoit si presente, qu'elle la craignoit autant qu'elle l'avoit desirée : mais enfin elle la souhaitoit encore assez pour vaincre tous ses scrupules ; de sorte que la Duchesse de Feria luy ayant fortement marqué qu'elle luy feroit plaisir de passer la journée avec elle, elle ne résista plus. La Duchesse de Feria entra dans son cabinet, & Lerme demeura avec la Comtesse de las Torres. Madame, luy dit-il, il n'a pas tenu à votre rigueur que je n'aye encore perdu l'occasion de me justifier d'une chose dont je n'ay esté coupable que pour avoir ignoré le plus grand de mes maux, mais je ne me plains pas, ajoûta-t-il, je paroïs devant vous comme criminel, & je le suis assez par mon malheur sans l'être encore par ma faute.

Je ne vous accuse de rien, luy dit la Comtesse, & j'aurois pris vostre deffense contre moy-mesme, quand je n'aurois pas d'ailleurs appris vostre innocence. Je ne sçay si j'ay eu chez vous un semblable garant de ma fidelité, mais vous avez dû croire que ce n'a pas esté par inconstance que

j'ay époufé le Comte de las Torres. Là-deffus elle dit à Lerme toutes les chofes qui l'y avoient forcée. Hé ! Madame, luy dit-il, quelle cruauté de m'avoir confervé la vie quand vous me priviez de vous ; la mort eft moins cruelle que le defefpoir. Puisque c'eft la derniere fois, luy dit-elle, que je vous parleray en particulier, j'ofe vous avouer que mon malheur égalera toujours le vôtre ; après cela évitez moy, c'eft le prix de l'aveu que je viens de vous faire. Quoy ! Madame, luy dit-il, vous éviter quand pour vous rencontrer quelquefois en la prefence de mille témoins, je trompe mon pere, & je luy fais efperer que j'épouferay Cafilde ! Non, Madame, je ne puis plus vivre fans vous voir, & mes malheurs fi longs & fi cruels, m'ont acquis le droit de vous defobeïr en cette occafion.

La Ducheffe de Feria fortit du cabinet comme il achevoit ces paroles. Il demeura encore quelques heures ; mais ce fut avec un efprit fi occupé, que la Ducheffe n'eut pas befoin de beaucoup de penetration pour connoître la verité. Si-tôt que la Comteffe fut feule avec Elvire, elle luy redit cette converfation qu'elle n'auroit pû entendre de fi loin ; & fur tout ce que le Marquis de Lerme luy avoit dit des deffeins de fon pere ; & elle luy avoua que cette nouvelle ne l'avoit pas autant troublée qu'elle l'auroit penfé, foit que ce fût une occafion de fe guerir, que de le voir attaché à une autre, foit que par fon peu d'agrémens Cafilde ne luy fift point de peur.

À la verité cette jeune perfonne ne pouvoit eftre regardée comme une Rivale, elle n'infpiroit que le dédain ; & mefme fi quelque chofe eftoit capable d'entretenir une paffion malheureufe c'eftoit de comparer Cafilde à la Comteffe : cependant elle regardoit, à ce qu'il luy fembloit, ce mariage comme un port ou fa raifon feroit en fureté.

Tant que Lerme fera libre, difoit-elle à Elvire, je sentiray dans mon ame un plaifir fecret qui y entretiendra l'amour, il faut que j'en arrache jufqu'à la moindre racine : mais elle ne démêloit pas que l'efperance de voir Lerme fous une autre forme que celle de fon amant aux yeux du monde, & même de le voir fouvent, fe gliffoit infenfiblement dans fon cœur.

Peu de jours après le Duc de Lerme ayant parlé de ce mariage à la Ducheffe de Feria, malgré les prieres que fon fils luy avoit faites d'en differer la propofition, elle agit avec toute la vivacité neceffaire pour le conclure : & voyant que le Marquis de Lerme n'y apportoit pas la même difpofition que fon pere, elle crut qu'elle devoit engager par quelques

artifices la Comtesse de las Torres à l'y porter. Elle connoissoit la passion qu'ils avoient l'un pour l'autre, & les sentimens délicats que cette Comtesse avoit sur la reputation ; ainsi par une feinte confidence, elle se plaignoit à elle de n'être pas heureuse au milieu des honneurs & des richesses, puisque ce n'étoient des biens que quand ils donnoient tout ce qu'on pouvoit desirer, qu'elle souhaitoit depuis long-tems le mariage de sa fille avec le Marquis de Lerme, que le Duc de Lerme le vouloit comme elle, & que cependant il se trouvoit dans l'esprit ou dans le cœur du Marquis une opposition qui les affligoit sensiblement. Découvrons, ajouta t'elle, s'il n'aime point ailleurs : car s'il a une passion heureuse, il n'est pas juste de le contraindre. Ces paroles porterent leur coup. La Comtesse de Las Torres vit que sa reputation étoit exposée, si elle n'engageoit Lerme à agir comme un homme sans passion, elle ne chercha plus que les moyens de luy parler, & la Duchesse les luy fournit dans peu en les laissant ensemble une seconde fois. Vous estes surpris, luy dit la Comtesse que je ne vous fuye pas aujourd'huy, mais vous le ferez davantage de ce que j'ay à vous dire. Je sçay, luy dit-il, Madame ; que je ne dois pas me flatter, & je tremble de la grace que vous me faites de demeurer icy. Je pretends, ajouta-t'elle, vous donner des conseils, mais si vous ne les suivez pas, il faut vous résoudre à ne me voir jamais. Vous avez raison de commander, Madame, luy répondit-il ; après cela j'attens des ordres cruels. Il faut, reprit-elle, que vous épousiez Casilde ; répondez à l'attente de votre pere, sauvez ma reputation que vôtre résistance fait soupçonner. Moy, Madame, que j'épouse Casilde, s'écria-t'il, oubliez-vous que je vous aime ? Je regarderay, luy répondit-elle, ce mariage comme un effet du pouvoir que j'ay sur vous. Je sçay qu'il vous faut plus de passion pour m'obeïr dans cette occasion que pour demeurer à moy, mais enfin je vous fuiray tant que vous ne ferez pas engagé, je vous le jure, & je ne viendray plus icy. Quelque mal ! que me fasse vôtre absence, vôtre presence m'en feroit encore davantage, faites croire à tout le monde que vous êtes détaché de moy faites le moy croire ; s'il se peut, à moy-mesme. Ainsi, Madame, interrompit-il, si par un excès d'amour qui n'eut jamais d'exemple, je puis vous obeïr, vous me verrez d'un œil indifférent, être regardé seulement comme le mary de Casilde sera la recompense de m'estre sacrifié à vos volontez. Là-dessus il échapa à la Comtesse de las Torres des choses flatteuses qui firent disparoître l'horreur de la proposition aux yeux de son Amant, il n'en vit plus que le prix. Eh, Madame, s'écria-t'il,

perfuadez-moy, & ne me contraignez pas, affûrez moy du moins que vos sentimens feront proportionnez à mon malheur, je n'ay jamais eu besoin d'efperance pour vous aimer ; mais j'en ay besoin pour me refoudre à époufer Cafilde, & il faut que vous me regardiez comme en étant plus à vous. Souvenez-vous, luy dit-elle, que je ne fçauois vous voir avec bienfiance, que vous ne foyez hors d'efat de faire penfer que je vous empêche d'efre à une autre. Ne cherchez point d'autre interefit que celui dont je vous parle, il vous doit efre affez confiderable, & mefme j'ay honte de vous en parler. Eh, Madame, luy dit-il, ne vous repentez point de ce que la pitié vous fait dire ; quand vous me defefperez d'ailleurs, ne pourriez-vous pas me permettre de chercher des occafions de vous voir, fans qu'il m'en coûtât un engagement fi terrible ? Que me propofez-vous, interrompit-elle ? J'en ay trop dit, & vofre hardieffe me force de m'en repentir. Ha ! Madame, luy dit-il, je voy bien que je fuis auffi malheureux par vos sentimens que par vos ordres. Quelqu'un entra dans ce moment, & elle s'en alla. Huit jours après la Comteffe de Las Torres voyant que ce mariage n'étoit pas conclu, fortit lorfque Lerme entra. Il fortit peu de temps après outré de douleur. Des ce jour il fentit que la rigueur de la Comteffe de las Torres le forceroit à luy obeïr : cependant fa repugnance efloit extrême pour le mariage, & il ne fe rendit pas encore ; mais quand il vit qu'elle continuoit la mefme conduite, & que mefme la Ducheffe de Feria faifoit entendre qu'il n'y avoit que la Comteffe de las Torres qui pût s'opposer à ce mariage, il fut vaincu, il ne pouvoit vivre fans la voir, & il ne pouvoit foutenir les foupçons qu'on avoit contre une vertu fi parfaite ; il alla dire au Duc de Lerme qu'il efloit prêt d'époufer Cafilde.

Cependant il fe reprochoit l'injuftice qu'il faifoit à cette jeune perfonne de l'époufer, quoy qu'il eût une autre inclination, mais la Comteffe le luy commandoit, & fon amour luy faifoit vaincre fes fcrupules.

Le Duc de Lerme fut bien-aife que fon fils fe portât à ce mariage ; il profita de cette difpofition, & le lendemain il en porta la nouvelle à la Ducheffe, dont l'empreflement à le conclure, répondit aux fouhaits de ce Duc. Si toft qu'il fut réglé, la Ducheffe de Feria alla chez la Comteffe de las Torres pour luy en faire part, & luy apprit que la ceremonie fe celebroit le lendemain. La Comteffe ne fut point tout à fait contente de cette nouvelle ; quoy qu'elle l'eût fouhaitée, elle y trouvoit dans ce moment une forte de

repugnance qu'il luy estoit impossible de vaincre. Elle pensoit pour toute consolation que cette repugnance estoit égale du costé du Marquis de Lerme. La Duchesse de Feria la pria d'être d'un bal qui se devoit faire le lendemain des nopces, & elle ne put se dispenser de le luy promettre.

Le jour du mariage elle receut la nouvelle que le Comte de las Torres étoit mort en Flandre. Cette nouvelle l'affligea, il luy avoit marqué beaucoup d'amitié, & la reconnoissance l'obligeoit d'avoir quelque pitié de sa destinée : cependant elle se revoyoit libre, mais c'étoit dans le temps qu'elle avoit forcé Lerme de se marier. Il est vray qu'il n'étoit pas encore marié ; & qu'il ne le devoit être que ce jour-là, mais elle trouvoit de la difficulté à lui faire manquer de parole à la Duchesse, elle apprenoit même la mort de son mary dans ce moment elle se dit qu'il falloit pour l'amour d'elle assoupir toutes les autres pensées. Après tout ; elle auroit bien souhaité que Lerme eût connu son état, sans qu'elle contribuât à le lui faire connoître. La mort de las Torres n'étoit pas encore publique. Le Roy la pouvoit sçavoir dans ce jour mais Lerme n'étoit pas à Madrid à cause de son mariage. La Comtesse de las Torres envoya dire à la Duchesse de Feria qu'elle ne pourroit la voir le lendemain, à cause de la mort de son mary : c'étoit un moyen indirect de porter de ses nouvelles au Marquis ; mais la Duchesse qui reçeut le messager, ne trouva pas à propos de l'en avertir. La tendresse qu'il avoit pour la Comtesse de las Torres, pouvoit à ce coup impreveu l'emporter sur ses promesses, & la Duchesse de Feria ne voulut pas commettre ses desseins aux caprices d'un Amant.

Elle crût même que la Comtesse lui feroit parler ou lui feroit écrire, elle le fit obséder, & donna des ordres précis pour empêcher que rien n'allât jusqu'à lui, la nopce se faisoit en particulier. Le seul Duc de Lerme y étoit, qui avoit le même interest que la Duchesse à empêcher que son fils n'apprit cette nouvelle. Elvire sçachant qu'il n'y avoit que la Duchesse qui l'eût receüe, & connoissant d'ailleurs les scrupules de sa maistresse, partit sans l'en avertir pour aller trouver le Marquis de Lerme, mais ce fut inutilement. La Duchesse de Feria avoit fait hâter la ceremonie du mariage qui se faisoit chez elle, & il fut impossible d'aller jusqu'au Marquis. Cependant la Comtesse de las Torres avoit senty quelques soulagement, lorsqu'elle avoit envoyé chez la Duchesse de Feria porter les nouvelles de son veuvage, elles devoient retarder ou rompre le mariage du Marquis ; il luy sembloit qu'elle en avoit

quelque forte de honte & de chagrin, mais toujours elle ne doutoit point que cela n'arrivât.

Quand elle sçut que la Duchesse seule en avoit reçu les nouvelles ; elle craignit que le Marquis ne les apprit trop tard, & se disant après les premiers mouvemens de pudeur, qu'elle étoit libre, & que toute sa vie elle seroit responsable à Lerme & à elle-même de sa timidité, elle fit appeller Elvire pour prendre ses conseils. On lui dit que cette fille étoit allée chez la Duchesse de Feria, elle se flata que Lerme seroit instruit par là de ce qui la regardoit. Enfin voyant qu'Elvire tardoit trop à revenir, elle se leva plusieurs fois du lieu où elle étoit ; & quoy qu'elle sçût que cette agitation ne l'avançoit pas, elle alloit du côté de la porte, & en revenoit avec une inquietude extraordinaire. Enfin elle écrivit au Marquis de Lerme ; mais à peine la lettre étoit commencée, qu'elle apprit que la ceremonie de son mariage étoit faite. Elle ne sentit plus la force de se plaindre, elle demeura dans une immobilité causée par l'excès de son trouble. Si tôt qu'elle vit Elvire de retour, elle la pria de ne lui rien dire, & malgré sa deffense cette fille lui racontant tout ce qu'elle avoit tenté pour parler au Marquis, & les obstacles invincibles qu'elle y avoit trouvez : partons, lui dit la Comtesse, je n'ay plus rien à faire dans le monde, profitons au moins de nos malheurs.

Elle retourna dans le même Couvent qu'elle avoit déjà une fois choisi pour azile, contre le mariage où son pere la vouloit contraindre ; il luy en servit alors contre sa propre passion : le Marquis de Lerme apprit la mort du Comte de las Torres le lendemain de ses noces. Quel coup de foudre pour lui : il ne fut pas le maître de son desespoir, il alla au Couvent où étoit la Comtesse de las Torres, mais il ne put ni la voir ni luy écrire, & sa langueur n'ayant pas discontinué depuis sa blessure, il lui prit une fièvre dont il mourut en peu de jours.

HISTOIRE DE LA RUPTURE D'ABENAMAR ET DE FATIME.

Abenamar étoit un des principaux de la Cour de Grenade, Fatime n'étoit pas d'une naissance proportionnée à la sienne ; mais les agrémens de sa personne & son mérite extraordinaire, pouvoient remplir la distance que le rang mettoit entr'eux. Ils s'étoient aimez au moment qu'ils s'étoient vûs, & ils avoient eu plusieurs moyens de se voir : leur estime & leur amour avoit redoublé toutes les fois qu'ils avoient eu occasion de se parler, & dans un commerce assez fréquent & assez long, jamais ils n'avoient découvert l'un dans l'autre aucun défaut qui pût affoiblir leur passion.

Abenamar luy avoit donné parole de l'épouser, mais son pere n'étant pas favorable à son inclination l'envoya en Espagne pour voir si l'absence pourroit le guerir, Abenamar peu de temps après y estre arrivé, fut attaqué d'une fièvre tres-dangereuse, où ses chagrins avoient beaucoup de part.

Fatime par les larmes & par son desespoir le payoit de ses souffrances, & la bien-séance ne luy permettant pas de l'aller trouver, elle estoit tourmentée par tout ce que l'incertitude de la vie d'Abenamar avoit de plus affreux.

Quand il fut quelque peu soulagé, sçachant l'intérêt que prenoient à sa santé plusieurs personnes qui luy étoient cheres, & sur tout sa maîtresse, il fit écrire en son nom & signa de sa main une lettre qu'il écrivit à Lindarache sa mere, qui tenoit un grand rang dans le Royaume, & à qui toutes les personnes distinguées ou par la naissance ou par le mérite, venoient rendre leurs respects. Lindarache transportée de joye lut cette lettre à tous ceux qui venoient chez elle le jour qu'elle la receut, & Fatime qui cherchoit sans cesse des occasions de s'informer de la santé d'Abenamar, y estant arrivée dans le temps qu'on lisoit cette lettre, on en continua la lecture, & on luy dit que c'étoit une lettre de luy. Fatime fut surprise de n'avoir pas reçu une pareille lettre ; & ce sentiment suspendit en elle la joye d'apprendre que la santé d'Abenamar commençoit à se rétablir. Elle pensa cependant qu'elle se pressoit trop de le condamner, qu'il n'étoit pas vrai-semblable, non seulement qu'il l'eût oubliée, mais qu'il ne lui rendit pas les premiers soins, puis

qu'elle avoit toujours tenu la premiere place dans son cœur ; ainsi elle conclut que retournant chez elle, elle y trouveroit certainement des nouvelles qui la consoleroient. Sa visite ne dura que le temps précisément nécessaire pour le devoir, & elle retourna en son logis agitée d'esperance, & malgré elle, d'un peu de crainte.

Si-toſt qu'elle y fut entrée, elle demanda à une de ſes femmes qui avoit toute ſa confiance, ſi elle n'avoit pas vû un courſier d'Abenamar. On luy dit qu'il n'en étoit pas venu. Là-deſſus elle ſ'enferma dans ſon cabinet fondant en pleurs. Celle qui luy avoit donné une ſi cruelle nouvelle n'y put eſtre admise, & Fatime ſ'abandonna à tout ce que la honte, le dépit & l'amour ont de plus violent.

Cependant Abenamar n'eſtoit point coupable, il n'avoit pas crû devoir confier à un Secetaire les ſentimens qu'il avoit pour Fatime, & n'étant pas en état de luy écrire luy-même, il avoit mieux aimé ne luy pas donner de ſes nouvelles que de luy en donner, avec la reſerve qu'exigent les voyes indirectes ; il ne prévoyoit pas que n'ayant point changé de ſentimens il en pût eſtre ſoupçonné.

Mais plus l'amour eſt grand, plus il eſt aiſé à bleſſer. Fatime ayant une paſſion extrême, ne pouvoit recevoir d'offenſes qui luy paruſſent petites, & une negligence luy ſembloit un cruel outrage.

L'orgueil de la beauté ſe joignant à la délicateſſe de l'amour, augmenta encore le crime d'Abenamar auprès de Fatime, elle ſe perſuada qu'elle meritoit une meilleure deſtinée, & ſon dépit eſtoit porté à l'excès, lors qu'elle reçut une lettre d'Abenamar.

Si-toſt qu'il avoit pû écrire quelques mots de ſa main, il avoit écrit à Fatime, mais il eſtoit trop tard. Elle regarda dédaigneuſement celui qui luy apportoit la lettre, & ne voulut pas la recevoir.

Abenamar étonné à ſon tour de trouver de la bizarerie dans une perſonne qui luy en avoit toujours paru exempte, ne demella pas d'abord ce qui luy pouvoit attirer ce traitement. Il eſtoit furieux ſans ſavoir à quoy ſ'en prendre ; mais on devient aiſément jaloux quand on eſt maltraité d'une belle perſonne. Il crut qu'en ſon abſence un Rival l'avoit abſolument détruit, qu'elle l'outrageoit pour le guerir, ou qu'elle vouloit du moins l'irriter aſſez pour luy oſter juſqu'au deſir d'un éclairciſſement, toujours plus cruel pour

les coupables, que les injures qui se disent hors de leur présence ; enfin sans s'affurer de ses conjectures, il avoit la même rage que donne la certitude d'être trahy.

Il revint le plus promptement qu'il pût à Grenade ; & la première personne qu'il trouva en arrivant chez Lindarache ; ce fut Fatime, qui se trouvant encore trop attachée à lui, & ne lui voulant pas donner la gloire de le croire, affecta en le voyant une indifférence extrême. Il fut vivement choqué des manières de Fatime, & confirmé par là dans ses soupçons il ne lui parla pas, & il ne la salua même point lors qu'elle sortit de chez Lindarache.

Fatime ne s'étoit pas attenduë à l'incivilité d'Abenamar, & sans songer que cette conduite ne marquoit rien moins que de l'insensibilité, elle en étoit trop outragée pour y chercher dequoy l'excuser.

Elle résolut d'écouter Mulei-Hamet, qui depuis long-temps étoit amoureux d'elle ; & à qui le procédé des deux Amans, dont il venoit d'être témoin, donnoit quelque espoir.

Mulei-Hamet luy écrivit plusieurs lettres, qu'elle n'auroit jamais reçues sans la passion qu'elle avoit pour Abenamar, & elle prit soin que ce qui ne faisoit que par rapport à lui n'en fût pas ignoré.

La jalousie de cet Amant augmenta assez pour luy donner envie de changer ou de feindre au moins d'avoir changé ; il fut honteux de n'avoir que des chagrins quand Fatime avoit un nouvel engagement, il rendit des soins à Zaïde, qui n'étoit pas aussi belle que Fatime, mais qui l'étoit assez pour luy donner de la crainte, & dont la naissance étant égale à celle d'Abenamar, pouvoit luy donner de l'inquiétude sur le mariage.

Le chagrin réciproque d'Abenamar & de Fatime, leurs froideurs & leurs incivilités, lorsqu'ils se rencontroient furent extraordinaires, mais cet état violent ne pouvoit long-temps durer. Un jour la fortune les fit rencontrer seuls dans l'appartement de la Reine, qui étoit enfermée son cabinet, & qu'ils attendoient l'un & l'autre.

Après avoir été quelque-temps sans se parler, & même sans oser se regarder, leurs yeux se trouverent baignés de larmes. Abenamar fit mille reproches à Fatime de son changement, qu'il avoua ne pouvoir imiter, quelque soin qu'il prit de le faire croire en s'attachant à Zaïde. Fatime ne luy répondit que par des regards & par un torrent de larmes ; enfin elle luy

fit la faveur de se plaindre de sa negligence & de se justifier de l'attachement de Mulei-Hamet.

Un coup d'œil auroit suffi pour la faire trouver innocente ; leurs plaintes reciproques avoient si peu de fondement, qu'il ne leur fut pas difficile de se justifier, ni même d'y trouver des sujets de joye.

La Reine ouvrit son cabinet trop tost à leur grê, quoy qu'elle y eût demeuré long-temps. Abenamar pria Fatime de luy accorder le moyen de la voir sans témoins, pour achever de s'éclaircir de tous leurs soupçons. Elle le luy promit & le lendemain en luy apprenant le lieu & l'heure où il pourroit luy parler, elle le luy envoya toutes les lettres qu'elle avoit receuës de Mulei-Hamet. Abenamar transporté de plaisir, l'affura qu'il ne manqueroit pas d'aller où elle luy marquoit, & Fatime ne pouvoit douter qu'il ne s'y trouvaît.

Cependant si-tôt que le messager fut party, Abenamar s'enferma, il lut toutes les lettres de Mulei-Hamet, & il en trouva qui réveillèrent sa jalousie. Quelques unes de ses lettres supposoient une complaisance de la part de Fatime, à quoy il ne s'estoit plus attendu depuis qu'elle luy avoit parlé. Son dépit luy ferma les yeux sur les raisons de cette complaisance, qui n'estoit que l'effet des chagrins de Fatime contre luy. Il ne vit rien, sinon trop de douceur pour son Rival, & il manqua à l'entrevûë qu'il avoit demandée avec tant d'empressement.

Fatime l'attendoit, & surprise de se trouver la premiere au rendez-vous, elle le fut beaucoup plus d'attendre inutilement Abenamar. Mille pensées entrèrent dans son esprit, la verité seule ne s'y presenta pas, elle passa un jour plus cruel encore, s'il est possible, que celui qu'elle avoit passée depuis peu, lorsque pour la premiere fois elle avoit crû devoir se plaindre de son Amant.

Le lendemain Abenamar ayant eu le loisir de faire reflexion sur la conduite qu'il venoit d'avoir, & jugeant, quand ses premiers transports furent passez, que Fatime se sentoît peu coupable, puis qu'elle mesme, sans y estre contrainte, luy avoit envoyé les lettres de Mulei-Hamet, lui écrivit pour lui demander pardon, lui avoüa la verité, & la conjura d'excuser une faute qui n'avoit pour principe que la plus violente passion du monde.

Fatime outrée de la mauvaise opinion qu'il avoit de sa conduite lors qu'elle estoit innocente, luy répondit, que ses soupçons le rendoient indigne

d'avoir une Maistresse fidelle, & elle chercha alors veritablement à se guerir.

Mulei-Hamet fut moins écouté par rapport à Abenamar que par rapport à elle-mesme. Abenamar luy écrivit une seconde lettre, mais elle n'avoit rien à luy répondre.

Il ne restoit plus qu'une ressource à cet Amant, c'étoit d'augmenter la jalousie qu'elle avoit déjà eue de Zaïde, sachant bien que cette passion dans les femmes fait plus de racommodemens que de ruptures, mais il fut trompé, Zaïde estoit assez belle pour rendre la passion d'Abenamar vraisemblable. Il avoit manqué un rendez-vous que Fatime luy avoit bien voulu accorder, elle conclut que le dépit seul n'auroit pu l'engager à luy faire cette injure si la passion avoit toujours esté la même, qu'il entroit de la froideur pour elle, & de l'inconstance dans ce procédé, & elle fut plus que jamais persuadée de la nécessité de se détacher d'Abenamar, mais elle ne fut pas long-temps sans en sentir toute l'impossibilité.

Elle rencontroit à tous momens Zaïde & Abenamar ensemble, cette vue la faisoit fremir, la tendresse de Mulei-Hamet ne la consolait point, elle vit qu'elle alloit le rendre malheureux, & elle chercha un remede seur & qui ne dépendit que d'elle.

Les deserts luy parurent des lieux convenables à ses malheurs, mais elle medita la fuite long-tems sans pouvoir quitter une Cour où elle voyait tous les jours un spectacle cruel pour son cœur.

Depuis qu'elle eut pris le party de s'engager sincerement à Mulei-Hamet, il ne luy fut plus difficile de luy avouer que d'abord elle l'avoit trompé pour ramener Abenamar ; & enfin de luy dire qu'elle ne pouvoit l'aimer, quoy qu'elle en eût le dessein, & qu'elle l'estimât plus que tous les autres hommes.

Cet aveu plein de franchise donna de l'admiration à Mulei-Hamet mais il luy donna une douleur tres-sensible, & il cessa de luy rendre des soins qui réveilloient la tendresse qu'elle avoit pour son Rival ; de sorte que livrée à ses chagrins, & s'accoutumant en quelque façon à la solitude, elle se fortifioit sans cesse dans la resolution qu'elle avoit déjà prise.

Abenamar sachant que Mulei-Hamet ne la voyoit plus resolut en luy portant les derniers coups de la reveiller de l'assoupissement où elle sembloit estre. Il fit publier qu'il estoit prest d'épouser Zaïde ; & par les mesures qu'il

avoit prises, il fit aller d'abord ce bruit jusqu'à Fatime. Il crut que les promesses qu'il luy avoit faites, devoient bien au moins luy attirer les reproches, mais Zaïde n'avoit pas conservé assez d'esperances pour estre en droit de les luy faire, quoy que sa passion qui ne s'estoit point affoiblie luy permit encore les plaintes. Elle luy écrivit toutes ses pensées, & donna ordre qu'on ne luy portaît sa lettre que lors qu'elle feroit partie, elle s'en alla sans dire le lieu où elle alloit, & ne luy laissa que le regret de n'avoir pû profiter d'une inclination aussi grande que celle qu'elle avoit pour luy.

FIN

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Sapcal22
- LeDeuxiemeTexte
- FreeCorp
- Acélan
- Ostrea
- Toto256

1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)

2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)

3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)

4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)